**L’évangile expliqué**

**Cahier 15**

**La Passion du Christ**

La Passion L9

**Sommaire**

**Chapitre** **page**

**21**-L’agonie et la capture au Gethsémani.………………..….….05

**22**-Les différents procès………………………………….……………….41

**23**-Réflexions sur la conduite de Pilate envers Jésus………..91

**26**-Marie doit annuler Eve……………………..………………………101

**27**-Jean va prendre la Mère……………………………………………119

**28**-Du prétoire au calvaire…………………………………….……….125

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

21 – L’AGONIE ET LA CAPTURE AU GETHSEMANI

*(La Passion ; Livre 9)*

La route est entièrement silencieuse. Seule l'eau d'une fontaine qui retombe dans un bassin de pierre rompt le profond silence. Le long des murs des maisons, du côté de l'orient, il y a encore de l'obscurité, alors que de l'autre côté, la lune commence à blanchir le sommet des maisons et là où la route s'élargit pour former une petite place, voilà que la clarté laiteuse et argentée de la lune descend pour embellir aussi les cailloux et la terre de la route. Mais sous les nombreux archivoltes qui vont d'une maison à l'autre, semblables à des pont-levis ou à des étais pour ces vieilles maisons aux ouvertures peu nombreuses sur les rues, et qui à cette heure sont toutes closes et sombres comme si c'étaient des maisons abandonnées, c'est l'obscurité complète, et la torche rougeâtre portée par Simon acquiert une singulière vivacité et une utilité encore plus grande. Les visages, dans cette lumière rouge et mobile, se montrent avec un relief net et tous, tant qu'ils sont, révèlent autant d'état d’âmes différentes.

Le plus solennel et le plus calme, c'est celui de Jésus. Pourtant la fatigue le vieillit en y faisant paraître des lignes inhabituelles qui font déjà apparaître la future effigie de son visage recomposé dans la mort.

Jean, qui est à côté de Lui, tourne un regard étonné, dolent sur tout ce qu'il voit. On dirait un enfant terrorisé par quelque récit qu'il a entendu ou quelque promesse effrayante et qui demande de l'aide à qui il sait être plus que lui. Mais qui peut l'aider ?

Simon, qui est de l'autre côté de Jésus, a le visage fermé, sombre, de quelqu'un qui rumine des pensées atroces, et c'est encore le seul qui après Jésus montre un aspect plein de dignité.

Les autres, qui en deux groupes ne cessent de se déformer, sont tous en fermentation. De temps à autre la voix rauque de Pierre ou celle de baryton de Thomas s'élèvent avec une résonance étrange. Puis ils baissent la voix comme effrayés de ce qu'ils disent. Ils dis­cutent sur ce qu'il faut faire, et l'un propose une chose et l'autre une autre. Mais toutes les propositions tombent car réellement va commencer "l'heure des ténèbres" et les jugements humains restent obscurs et confus.

"Il fallait me le dire plus tôt" dit Pierre fâché.

"Mais personne n'a parlé. Pas le Maître..."

"Oui ! Justement Lui te le disait. Mais, frère ! Il semble que tu ne le connaisses pas !..."

"Moi je ressentais quelque trouble et j'ai dit : "Allons mourir avec Lui". Vous vous le rappelez ? Mais, par notre Très Saint Dieu, si j'avais su que c'était Judas de Simon !..." tonne Thomas d'une voix menaçante.

"Et que voulais-tu faire ?" demande Barthélemy.

"Moi ? Je le ferais encore maintenant si vous m'aidiez!"

"Quoi ? Tu partirais pour le tuer ? Et où ?"

"Non. J'éloignerais le Maître. C'est plus simple."

"Il ne viendrait pas !"

"Je ne Lui demanderais pas de venir. Je l'enlèverais comme on enlève une femme."

"Ce ne serait pas une mauvaise idée !" dit Pierre. Et, impulsif, il revient en arrière, se met dans le groupe des deux fils d'Alphée qui avec Matthieu et Jacques parlent doucement comme des conjurés.

"Écoutez : Thomas dit d'éloigner Jésus. Tous ensemble. On pourrait... du Get-Samni par Bethphagé à Béthanie et de là... en route pour quelque endroit. Le faisons-nous ? Une fois Lui mis en lieu sûr, on revient et on extermine Judas."

"C'est inutile. Israël n'est qu'une trappe" dit Jacques d'Alphée.

"Et maintenant elle est tout près de se fermer. On le comprenait. Trop de haine !"

"Mais, Matthieu ! Tu me fais enrager ! Tu avais plus de courage quand tu étais pécheur ! Philippe, parle."

Philippe, qui vient tout à fait seul et paraît se faire un monologue, lève le visage et s'arrête. Pierre le rejoint et ils parlent entre eux. Puis ils rejoignent le groupe de tout à l'heure. "Moi, je dirais que le meilleur endroit, c'est dans le Temple" dit Philippe.

"Es-tu fou ?" crient les cousins, Matthieu et Jacques. "Mais si là on veut sa mort !"

"Chut ! Quel vacarme ! Je sais ce que je dis. Ils le chercheront partout, mais pas là. Toi et Jean avez de bonnes amitiés parmi les serviteurs d'Anna. On donne une bonne poignée d'or... et tout est fait. Croyez-le ! Le meilleur endroit pour cacher quelqu'un que l'on recherche, c'est la maison du geôlier."

"Moi, je ne le fais pas" dit Jacques de Zébédée. "Mais écoute aussi les autres, Jean pour commencer. Et si ensuite ils l'arrêtent ? Je ne veux pas qu'on dise que c'est moi le traître..."

"Je n'y avais pas pensé. Et alors ?" Pierre est anéanti.

"Et alors je dirais qu'il faut faire une chose par pitié. La seule que nous puissions : éloigner la Mère" dit Jude d'Alphée.

"Bon !... Mais... qui y va ? Qu'est-ce qu'on lui dit ? Vas-y toi, son parent."

"Moi, je reste avec Jésus. C'est mon droit. Vas-y toi."

"Moi ?! Je me suis armé d'une épée pour mourir comme Eléazar de Saura. Je traverserai des légions pour défendre mon Jésus et je frapperai sans retenue. Si la force de ceux qui sont plus nombreux me tue, n'importe. Je l'aurai défendu" proclame Pierre.

"Mais es-tu vraiment sûr que c'est l'Iscariote ?" demande Philippe au Thaddée.

"J'en suis sûr. Aucun de nous n'a un cœur de serpent. Il n'y a que lui... Va, Matthieu, trouver Marie et dis-lui..."

"Moi ? La tromper ? La voir, ignorante, à côté de moi, et puis ?... Ah ! Non. Je suis prêt à mourir, mais pas à trahir cette colombe..."

Les voix se confondent en un murmure.

"Tu entends ? Maître, nous t'aimons" dit Simon.

"Je le sais. Je n'ai pas besoin de ces paroles pour le savoir. Et si elles donnent la paix au cœur du Christ, elles blessent son âme."

"Pourquoi, mon Seigneur ? Ce sont des paroles d'amour."

"D'un *amour tout humain.* En vérité, en ces trois ans, je n'ai rien fait, car vous êtes encore plus humains qu'à la première heure. Il fermente en vous tous les ferments les plus fangeux, ce soir. Mais ce n'est pas votre faute..."

"Sauve-toi, Jésus !" dit Jean en gémissant.

"Je me sauve."

"Oui ? Oh ! Mon Dieu, merci !" Jean paraît une fleur qui plie en se desséchant et qui redevient fraîche sur sa tige. "Je le dis aux autres. Où allons-nous ?"

"Moi à la mort. Vous à la Foi."

"Mais n'avais-tu pas dit maintenant que tu te sauves?" Le préféré est de nouveau accablé.

"Je me sauve, en fait, je me sauve. Si je n'obéissais pas au Père, je me perdrais. J'obéis, donc je me sauve. Mais ne pleure pas ainsi ! Tu es moins brave que les disciples de ce philosophe grec dont je t'ai parlé un jour. Eux restèrent près de leur maître que faisait mourir la ciguë, pour le réconforter par leur virile douleur. Toi... tu sembles un enfant qui a perdu son père."

"Et n'en est-il pas ainsi ? C'est plus que si je perdais mon père ! Je te perds Toi..."

"Tu ne me perds pas puisque tu continues de m'aimer. Est perdu quelqu'un qui est séparé de nous par l'oubli sur la Terre et par le jugement de Dieu dans l'au-delà. Mais nous ne serons pas séparés. Jamais. Ni par celui-ci, ni par celui-là."

Mais Jean n'entend pas raison.

Simon s'approche encore plus près de Jésus et Lui confie à voix basse : "Maître... moi... Simon Pierre et Moi, nous espérions faire quelque chose de bon... Mais... Toi qui sais tout, dis-moi : dans combien d'heures penses-tu être capturé ?"

"Avant que la lune ne soit au sommet de son arc."

Simon fait un geste de douleur et d'impatience, pour ne pas dire de dépit. "Alors tout a été inutile... Maître, je vais t'expliquer. Tu as presque reproché à Simon Pierre et à moi de t'avoir laissé seul dans ces derniers jours... Mais nous nous éloignions pour Toi... Par amour pour Toi. Pierre, dans la nuit de lundi, impressionné par tes paroles, est venu me trouver pendant mon sommeil et il m'a dit : "Toi et Moi, je me fie à toi, nous devons faire quelque chose pour Jésus. Même Judas a dit vouloir s'en occuper" Oh ! Pourquoi n'avons-nous pas compris alors ? Pourquoi ne nous as-tu rien dit, Toi ? Mais dis-moi : tu ne l'as dit à personne ? Vraiment à personne ? Peut-être l'as-tu compris seulement il y a quelques heures ?"

"Je l'ai toujours su. Avant même qu'il fût au nombre des disciples. Et pour que son crime ne fût pas parfait, du côté divin et du côté humain, j'ai cherché de toutes les manières de l'éloigner de Moi. Ceux qui veulent que je meure sont les bourreaux de Dieu. Lui, mon disciple et ami, est aussi le Traître, le bourreau de l'homme. Mon premier bourreau car il m'a déjà fait mourir par l'effort de l'avoir à côté de Moi, à ma table, et de devoir le protéger de Moi-même contre vous."

"Et personne ne le sait ?"

"Jean. Je le lui ai dit à la fin de la Cène. Mais qu'avez-vous fait ?"

"Et Lazare ? Il ne sait vraiment rien Lazare ? Aujourd'hui nous sommes allés chez lui. En effet, il est venu de grand matin, a sacrifié et est reparti, sans même s'arrêter à son palais et sans aller au Prétoire, car lui y va toujours par suite d'une habitude prise par son père. Et Pilate, tu le sais, est dans la ville, ces jours-ci..."

"Oui. Ils y sont tous. Il y a Rome, la nouvelle Sion, avec Pilate. Il y a Israël avec Caïphe et Hérode. Il y a tout Israël, car la Pâque a rassemblé les enfants de ce peuple au pied de l'autel de Dieu... As-tu vu Gamaliel ?"

"Oui. Pourquoi me le demandes-tu ? Je dois le revoir aussi, demain..."

"Gamaliel, ce soir est à Bethphagé. Je le sais. Quand nous serons arrivés au Gethsémani tu iras trouver Gamaliel et tu lui diras : "Sous peu tu auras le signe que tu attends depuis vingt et un ans". Rien d'autre. Et puis tu reviendras avec tes compagnons."

"Mais comment le sais-tu ? Oh ! Maître, mon pauvre Maître qui n'as même pas le réconfort d'ignorer les œuvres d'autrui !"

"Tu dis bien ! *Le réconfort d'ignorer !* Pauvre Maître ! Car il y a plus d'œuvres mauvaises que de bonnes. Mais je vois aussi celles qui sont bonnes et je m'en réjouis."

"Alors tu sais que..."

"Simon, c'est l'heure de ma passion. Pour la rendre plus complète, le Père me retire la lumière à mesure qu'on approche. D'ici peu, je n'aurai que ténèbres et la contemplation de ce que sont les ténèbres : c'est-à-dire tous les péchés des hommes. Tu ne peux, vous ne pouvez pas comprendre. Personne, à moins d'y être appelé par Dieu pour une mission spéciale, ne comprendra cette passion dans la *grande* Passion. Puisque l'homme est matériel, même dans l'amour et dans la méditation, il y en aura qui pleureront et souffriront à cause des coups que j'ai reçus, et de mes tortures de Rédempteur, mais on ne mesurera pas cette torture spirituelle qui, croyez-le vous qui m'écoutez, sera la plus atroce... Parle-moi donc, Simon. Guide-moi sur les sentiers où ton amitié est allée pour Moi, car je suis un pauvre qui perd la vue et qui voit des fantômes, et non des choses réelles..."

Jean le serre contre lui et demande : "Quoi ? Tu ne vois plus ton Jean ?"

"Je te vois, mais les fantômes surgissent du brouillard de Satan, visions de cauchemar et de douleur. Nous sommes tous enveloppés dans ce miasme d'enfer, ce soir. En Moi, il cherche à créer la lâcheté, la désobéissance et la douleur. En vous, il créera la déception et la peur. En d'autres, qui pourtant ne sont ni peureux ni criminels, il amènera le crime et l'effroi. En d'autres, qui déjà appartiennent à Satan, il donnera la perversion surnaturelle. Je parle ainsi car leur perfection dans le mal sera telle qu'elle dépassera les possibilités humaines et atteindra la perfection qui est toujours dans le surhumain. Parle, Simon."

"Oui. Depuis mardi, nous ne faisons que nous déplacer pour savoir, pour prévenir, pour chercher de l'aide."

"Et qu'avez-vous pu faire ?"

"Rien, ou bien peu."

"Et le peu sera "rien" quand la peur paralysera les cœurs."

"Je me suis heurté aussi à Lazare... La première fois que cela m'arrive... Heurté car il me paraît inerte... Lui pourrait agir. C'est un ami du Gouverneur. C'est toujours le fils de Théophile ! Mais Lazare a repoussé toutes mes propositions. Je l'ai quitté en criant : "Je pense que l'ami dont parle le Maître, c'est toi ! Tu me fais horreur !" et je ne voulais plus retourner chez lui. Mais, ce matin, il m'a appelé et m'a dit : "Peux-tu encore penser que je suis le traître ?" J'avais déjà vu Gamaliel, et Joseph et Chouza, et Nicodème et Manaën, et enfin ton frère Joseph... et je ne pouvais plus croire cela. Je lui ai dit : "Pardonne-moi, Lazare. Mais je sens ma pensée bouleversée plus que quand j'étais moi-même un condamné". Et c'est ainsi, Maître... Je ne suis plus moi... Mais pourquoi souris-tu ?"

"Parce que cela confirme ce que je t'ai dit auparavant. Le brouillard de Satan t'enveloppe et te trouble. Qu'a répondu Lazare ?"

"Il a dit : "Je te comprends. Viens aujourd'hui avec Nicodème. J'ai besoin de te voir". Et j'y suis allé pendant que Simon Pierre allait chez les galiléens, car ton frère qui vient de si loin sait plus de nouvelles que nous. Il dit qu'il a été informé par hasard en parlant avec un vieux galiléen, ami d'Alphée et de Joseph, qui habite près des marchés."

"Ah !... oui... Un grand ami de la maison..."

"Il est ici avec Simon et les femmes. Il y a aussi la famille de Cana."

"J'ai vu Simon."

"Eh bien, Joseph, par son ami, qui est ami aussi de quelqu'un du Temple qui est devenu son parent par les femmes, a su qu'est décidée ta capture, et il a dit à Pierre : "Je l'ai toujours combattu, mais par amour et tant qu'il était encore fort. Mais maintenant qu'il devient comme un enfant à la merci de ses ennemis, moi, son parent qui l'ai toujours aimé, je suis avec Lui. C'est un devoir de sang et de cœur"

Jésus sourit en reprenant pour un instant le visage serein des heures de joie.

"Et Joseph a dit à Pierre : "Les pharisiens de Galilée sont des aspics comme tous les pharisiens. Mais la Galilée n'est pas toute pharisienne. Et il y a ici beaucoup de galiléens qui l'aiment. Allons leur dire de se rassembler pour le défendre. Nous n'avons que des couteaux, mais les bâtons aussi sont des armes quand on les manie bien. Et, si les milices romaines n'interviennent pas, nous aurons vite raison de cette lâche canaille que sont les sbires du Temple". Et Pierre est allé avec lui. Moi, pendant ce temps, j'allais chez Lazare, avec Nicodème. Nous avions décidé de le persuader de venir avec nous et d'ouvrir la maison pour rester avec Toi. Il nous a dit : "Je dois obéir à Jésus et rester ici. Pour souffrir le double..." Est-ce vrai ?"

"C'est vrai, Je lui ai donné cet ordre."

"Pourtant il m'a donné les épées, elles sont à lui : une pour moi, une pour Pierre. Chouza aussi voulait me donner des épées. Mais... que sont deux lames de fer contre tout un monde ? Chouza ne peut croire que soit vrai ce que tu dis. Il jure que lui ne sait rien et qu'à la cour on ne pense qu'à jouir de la fête... Une ripaille comme à l'ordinaire. Si bien qu'il a dit à Jeanne de se retirer dans une de leurs maisons en Judée. Mais Jeanne veut rester ici, renfermée dans son palais comme si elle n'y était pas. Mais elle ne s'éloigne pas. Elle a avec elle Plautina, Anne et Nique, et deux dames romaines de la maison de Claudia. Elles pleurent, prient et font prier les innocents. Mais ce n'est pas un temps de prière. C'est un temps de sang. Je sens renaître en moi le "zélote" et je brûle de tuer pour faire vengeance !..."

"Simon, si j'avais voulu te faire mourir maudit, je ne t'aurais pas enlevé à la désolation !..." Jésus est très sévère.

"Oh ! Pardon, Maître... pardon. Je suis comme ivre, je délire."

"Et Manaën, que dit-il ?"

"Manaën dit que cela ne peut être vrai, et que si c'était vrai, lui te suivra même au supplice."

"Comme tous vous avez confiance en vous !... Que d'orgueil il y a dans l'homme ! Et Nicodème et Joseph? Que savent-ils ?"

"Rien de plus que moi. Il y a quelque temps, dans une assemblée, Joseph s'en est pris au Sanhédrin. Il les traita d'assassins parce qu'ils voulaient tuer un innocent, et il dit : "Tout est illégal là dedans. Lui le dit bien : c'est l'abomination dans la maison du Seigneur. Cet autel sera détruit car il est profané". Ils ne le lapidèrent pas parce que c'est lui. Mais depuis lors ils l'ont tenu dans l'ignorance totale. Seuls Gamaliel et Nicodème sont restés ses amis. Mais le premier ne parle pas et le second... Ni lui ni Joseph n'ont plus été convoqués au Sanhédrin pour les décisions les plus vraies. Il se réunit illégalement ici et là, à des heures différentes, car ils ont peur d'eux et de Rome. Ah ! j'oubliais !... Les bergers. Eux aussi sont avec les galiléens. Mais nous sommes peu nombreux ! Si Lazare avait voulu nous écouter et aller trouver le Préteur ! Mais il ne nous a pas écoutés... Voilà ce que nous avons fait... Beaucoup... et rien... et je suis tellement accablé que je voudrais aller à travers la campagne en criant comme un chacal, en m'abrutissant dans une orgie, en tuant comme un brigand, pour m'enlever cette pensée que "tout est inutile" comme l'a dit Lazare, comme l'ont dit Joseph et Chouza, et Manaën et Gamaliel..." Le Zélote ne semble plus lui-même.

"Qu'a dit le rabbi ?"

"Il a dit : "Je ne connais pas exactement les intentions de Caïphe, mais je vous dis que seulement pour le Christ est prophétisé ce que vous dites. Et comme *je ne reconnais pas* le Christ en ce prophète, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de s'agiter. Un homme sera tué, bon, ami de Dieu. Mais de combien de ses semblables, Sion a bu le sang ? !" Et comme nous insistions sur ta Nature divine, il a répété avec entêtement : "Quand je verrai le signe, je croirai". Il a promis de s'abstenir de voter ta mort et même, si possible, de persuader les autres de ne pas te condamner. Cela, rien de plus. Il ne croit pas ! Il ne croit pas ! Si on pouvait arriver à demain... Mais tu dis que non. Oh ! Qu'allons-nous faire, nous ?!"

"Tu iras chez Lazare et tu chercheras à y amener autant que tu peux. Non seulement des apôtres, mais aussi des disciples que tu trouveras errants sur les chemins de la campagne. Tu essaieras de voir les bergers et de leur donner cet ordre. La maison de Béthanie est plus que jamais la maison de Béthanie, la maison de la bonne hospitalité. Que ceux qui n'ont pas le courage d'affronter la haine de tout un peuple se réfugient là, pour attendre..."

"Mais nous ne te laisserons pas."

"Ne vous séparez pas... Divisés vous ne seriez rien. Unis, vous serez encore une force. Simon, promets-moi cela. Tu es paisible, fidèle, tu sais parler et commander, même Pierre. Et tu as une grande obligation envers Moi. Je te le rappelle pour la première fois pour t'imposer l'obéissance. Regarde : nous sommes au Cédron. De là tu es monté vers Moi lépreux et d'ici tu es parti purifié. Pour ce que je t'ai donné, donne-moi. Donne à l'Homme ce que Moi j'ai donné à l'homme. Maintenant le lépreux c'est Moi..."

"Non ! Ne le dis pas !" disent ensemble en gémissant les deux disciples.

"Il en est ainsi ! Pierre, mes frères seront les plus accablés. Mon honnête Pierre se sentira comme un criminel et n'aura pas de paix. Et mes frères.., Ils n'auront pas le courage de regarder leur mère et la mienne... Je te les recommande..."

"Et moi, Seigneur, de qui serai-je ? Tu ne penses pas à moi ?"

"O mon petit enfant ! Tu es confié à ton amour. Il est si fort qu'il te guidera comme une mère. Je ne te donne pas d'ordre ni de direction. Je te laisse sur les eaux de l'amour. Elles sont en toi un fleuve si calme et si profond que je ne me mets pas en peine pour ton lendemain. Simon, tu as entendu ? Promets, promets-moi !" Il est pénible de voir Jésus tellement angoissé... Il reprend : "Avant que viennent les autres ! Oh ! Merci ! Sois béni !"

Tout le groupe se réunit.

"Maintenant, séparons-nous. Moi, je monte là-haut pour prier. Je veux avec Moi Pierre, Jean et Jacques. Vous, restez ici. Et si vous êtes accablés, appelez. Et ne craignez pas. On ne touchera pas à un cheveu de votre tête.. Priez pour Moi. Déposez la haine et la peur. Ce ne sera qu'un instant... et ensuite la joie sera pleine. Souriez. Que j'ai dans le cœur vos sourires. Et encore, merci de tout, amis. Adieu. Que le Seigneur ne vous abandonne pas..."

Jésus se sépare des apôtres et va en avant pendant que Pierre se fait donner par Simon la torche. Celui-ci auparavant a allumé avec elle des rameaux résineux qui brûlent en crépitant au bord de l'oliveraie et répandent une odeur de genièvre.

Je souffre de voir le Thaddée qui regarde Jésus d'un regard tellement intense et douloureux que ce dernier se retourne et cherche qui l'a regardé. Mais le Thaddée se cache derrière Barthélemy et se mord les lèvres pour se calmer.

Jésus fait de la main un geste qui est bénédiction et adieu, puis il continue son chemin. La lune, maintenant très haute, entoure de sa lumière sa haute figure et paraît la faire plus grande, en la spiritualisant, en rendant plus clair son vêtement rouge et plus pâle l'or de ses cheveux. Derrière Lui, hâtent le pas Pierre avec la torche et les deux fils de Zébédée,

Ils continuent jusqu'à ce qu'ils rejoignent le bord du premier escarpement du rustique amphithéâtre de l'oliveraie, auquel sert d'entrée la petite place irrégulière et de gradins les différents escarpements qui montent par échelons des oliviers sur le mont. Puis Jésus leur dit : "Arrêtez-vous, attendez-moi ici pendant que je prie. Mais ne dormez pas. Je pourrais avoir besoin de vous. Et, je vous le demande par charité : priez ! Votre Maître est très accablé."

Et en effet il est déjà profondément accablé. Il paraît chargé d'un fardeau. Où est désormais le viril Jésus qui parlait aux foules, beau, fort, l'œil dominateur, souriant paisiblement, avec sa voix retentissante et pleine de charme ? Il paraît déjà pris par l'angoisse. Il est comme quelqu'un qui a couru ou qui a pleuré. Sa voix est lasse et angoissée. Triste, triste, triste...

Pierre répond au nom de tous : "Sois tranquille, Maître. Nous veillerons et nous prierons. Tu n'as qu'à nous appeler et nous viendrons."

Et Jésus les quitte alors que les trois se penchent pour ramasser des feuilles et des branches pour faire un feu qui serve à les tenir éveillés et aussi pour combattre la rosée qui commence à descendre abondamment.

Il marche, en leur tournant le dos, de l'occident vers l'orient, ayant donc en face la lumière de la lune. Je vois qu'une grande douleur dilate encore davantage son œil; c'est peut-être un bistre de lassitude qui l'élargit, peut-être est-ce l'ombre de l'arcade sourcilière. Je ne sais pas. Je sais qu'il a l'œil plus ouvert et plus enfoncé. Il monte, la tête penchée, seulement de temps en temps il la lève en soupirant comme s'il se fatiguait et haletait, et alors il tourne son œil si triste sur l'oliveraie paisible. Il fait quelques mètres en montée, puis il tourne autour d'un escarpement qui se trouve ainsi entre Lui et les trois qu'il a laissés plus bas.

L'escarpement, qui au début ne monte que de quelques décimètres, ne cesse de monter, et il a bientôt atteint deux mètres, de sorte qu'il met complètement Jésus à l'abri de tout regard indiscret ou ami. Jésus continue jusqu'à un gros rocher qui à un certain point barre le petit sentier, peut-être mis pour soutenir la côte qui descend avec plus de rapidité et nue jusqu'à un espace désolé qui précède les murs au-delà desquels est située Jérusalem, et qui vers le haut continue à monter avec d'autres escarpements et d'autres oliviers. Justement au-dessus du gros rocher se penche un olivier tout noueux et tordu. Il semble un bizarre point d'interrogation mis par la nature pour poser quelque question. Les branches touffues au sommet donnent une réponse à la question du tronc, en disant tantôt oui quand elles se penchent vers la terre, tantôt non en se déplaçant de droite à gauche, sous un vent léger qui passe par vagues successives à travers les feuillages et qui parfois exhale seulement l'odeur de la terre, parfois l'odeur légèrement amère de l'olivier, parfois un parfum mêlé de roses et de muguets dont on se demande d'où il peut bien venir. Au-delà du petit sentier, vers le bas, il y a d'autres oliviers et l'un, justement au-dessous du rocher, frappé par la foudre et ayant pourtant survécu, ou découpé je ne sais comment, a, du tronc primitif, fait deux troncs qui se dressent comme les deux branches d'un grand V moulé et les deux feuillages se présentent d'un côté et de l'autre du rocher comme si en même temps ils voulaient voir et cacher, ou lui faire une base d'un gris argenté tout paisible.

Jésus s'arrête à cet endroit. Il ne regarde pas la ville qui se fait voir tout en bas, toute blanche dans le clair de lune. Au contraire il lui tourne le dos et il prie, les bras ouverts en croix, le visage levé vers le ciel. Je ne vois pas son visage car il est dans l'ombre, la lune étant pour ainsi dire perpendiculaire au-dessus de sa tête, c'est vrai, mais ayant aussi le feuillage épais de l'olivier entre Lui et la lune dont les rayons filtrent à peine entre les feuilles en produisant des taches lumineuses en perpétuel mouvement. Une longue, ardente prière. De temps en temps il pousse un soupir et fait entendre quelque parole plus nette. Ce n'est pas un psaume, ni le Pater. C'est une prière faite du jaillissement de son amour et de son besoin. Un vrai discours fait à son Père.

Je le comprends par les quelques paroles que je saisis : "Tu le sais... Je suis ton Fils... Tout, mais aide-moi... L'heure est venue... Je ne suis plus de la Terre. Cesse tout besoin d'aide à ton Verbe... Fais que l'Homme te satisfasse comme Rédempteur, comme la Parole t'a été obéissante... Ce que Tu veux... C'est pour eux que je te demande pitié... Les sauverai-je ? C'est cela que je te demande. Je les veux ainsi : sauvés du monde, de la chair, du démon... Puis-je te demander encore ? C'est une juste demande, mon Père. Pas pour Moi. Pour l'homme qui est ta création, et qui voulut rendre fange jusqu'à son âme. Je jette dans ma douleur et dans mon Sang cette boue pour qu'elle redevienne l'incorruptible essence de l'esprit qui t'est agréable... Il est partout. C'est lui le roi ce soir : au palais royal et dans les maisons, parmi les troupes et au Temple... La ville en est pleine, et demain ce sera un enfer..."

Jésus se tourne, appuie son dos au rocher et croise ses bras. Il regarde Jérusalem. Le visage de Jésus devient de plus en plus triste. Il murmure : "Elle paraît de neige... et elle n'est que péché. Même dans elle, combien j'en ai guéris ! Combien j'ai parlé !... Où sont ceux qui me paraissaient fidèles ?"...

Jésus penche la tête et regarde fixement le terrain couvert d'une herbe courte et que la rosée rend brillante. Mais bien qu'il ait la tête penchée je comprends qu'il pleure car des gouttes brillent en tombant de son visage sur le sol. Puis il lève la tête, desserre ses bras, les joint en les tenant au-dessus de sa tête et en les agitant ainsi unis.

Puis il se met en route. Il revient vers les trois apôtres assis autour de leur feu de branchages. Il les trouve à moitié endormis. Pierre appuie ses épaules à un tronc, et les bras croisés sur la poitrine il balance sa tête, dans le premier brouillard d'un sommeil profond. Jacques est assis, avec son frère, sur une grosse racine qui affleure et sur laquelle ils ont mis leurs manteaux pour moins sentir les aspérités, mais malgré cela, bien qu'ils soient moins à l'aise que Pierre, eux aussi somnolent. Jacques a abandonné sa tête sur l'épaule de Jean qui a penché la tête sur celle de son frère comme si le demi-sommeil les avait immobilisés dans cette pose.

"Vous dormez ? Vous n'avez pas su veiller une seule heure ? Et Moi j'ai tant besoin de votre réconfort et de vos prières!"

Les trois sursautent confus. Ils se frottent les yeux, ils murmurent une excuse, accusant la digestion pénible d'être la première cause de leur sommeil : "C'est le vin... la nourriture... Mais maintenant cela passe. Cela n'a été qu'un moment. Nous ne désirions pas parler et cela nous a endormis. Mais maintenant nous allons prier à haute voix et cela ne nous arrivera plus."

"Oui. Priez et veillez. Pour vous aussi, vous en avez besoin."

Oui, Maître. Nous allons t'obéir."

Jésus s'en retourne. La lune Lui frappe le visage si fort que sa clarté d'argent fait pâlir de plus en plus son vêtement rouge comme si elle le couvrait d'une poussière blanche et lumineuse. Je vois dans cette clarté son visage découragé, affligé, vieilli. Le regard est toujours dilaté mais paraît embué de larmes. La bouche a un pli de lassitude.

Il revient à son rocher plus lentement et tout penché. Il s'y agenouille en appuyant ses bras au rocher qui n'est pas lisse, mais à mi-hauteur il a une sorte de sein, comme si on l'avait travaillé exprès. Sur ce sein de dimension réduite, il a poussé une petite plante qui me semble de ces fleurettes semblables à de petits lys que j'ai vues aussi en Italie. Les petites feuilles sont rondes mais dentelées sur les bords et charnues avec des fleurettes sur les tiges très grêles. On dirait des petits flocons de neige qui saupoudrent la grisaille du rocher et les feuilles d'un vert foncé. Jésus appuie ses mains près d'elles et les fleurettes Lui frôlent la joue car il pose sa tête sur ses mains jointes et il prie. Après un moment il sent la fraîcheur des petites corolles et il lève la tête. Il les regarde, les caresse, leur parle : "Vous êtes pures !... Vous me réconfortez ! Dans la petite grotte de Maman, il y avait aussi de ces fleurettes... et elle les aimait car elle disait : "Quand j'étais petite, mon père me disait : "Tu es un lys si petit et tout plein de la rosée céleste' "... Maman ! Oh ! Maman !" Il éclate en sanglots. La tête sur ses mains jointes, retombé un peu sur ses talons, je le vois et l'entends pleurer, alors que ses mains serrent ses doigts et se tourmentent l'une l'autre. Je l'entends qui dit : "A Bethléem aussi... et je te les ai apportées, Maman. Mais celles-ci, qui te les apportera désormais ?..."

Puis il recommence à prier et à méditer. Elle doit être bien triste sa méditation, angoissée plutôt que triste car, pour y échapper, il se lève, va en avant et en arrière en murmurant des paroles que je ne saisis pas, levant son visage, le rabaissant, faisant des gestes, passant sur ses yeux, sur ses joues, sur ses cheveux, ses mains avec des mouvements machinaux et agités, comme ceux de quelqu'un qui est dans une grande angoisse. Ce n'est rien de le dire. Le décrire est impossible. Le voir, c'est partager son angoisse.

Il fait des gestes vers Jérusalem. Puis il recommence à élever les bras vers le ciel comme pour demander de l'aide. Il enlève son manteau comme s'il avait chaud. Il le regarde... Mais que voit-il ? Ses yeux ne regardent pas autre chose que sa torture et tout sert à cette torture pour l'augmenter, même le manteau tissé par sa Mère. Il le baise et dit : "Pardon, Maman! Pardon !" Il semble le demander à l'étoffe filée et tissée par l'amour de sa Mère... Il le reprend. Il est pris par un tourment. Il veut prier pour le surmonter, mais avec la prière reviennent les souvenirs, les appréhensions, les doutes, les regrets... C'est toute une avalanche de noms... de villes... de personnes... de faits... Je ne puis le suivre car il est rapide et irrégulier. C'est sa vie évangélique qui défile devant Lui... et Lui ramène Judas le traître. Son angoisse est si grande, que pour la vaincre il crie le nom de Pierre et de Jean. Et il dit : "Maintenant ils vont venir. Ils sont bien fidèles, eux !" Mais "eux" ne viennent pas. Il appelle de nouveau. Il paraît terrorisé comme s'il voyait je ne sais quoi. Il s'enfuit rapidement vers l'endroit où se trouve Pierre et les deux frères. Et il les trouve plus commodément et plus pesamment endormis autour de quelques braises qui vont mourir et produisent seulement des éclairs rouges dans la cendre grise.

"Pierre ! Je vous ai appelés trois fois ! Mais que faites-vous ? Vous dormez encore ? Mais vous ne sentez pas à quel point je souffre ? Priez. Que la chair n'ait pas le dessus, ne vous vainque pas. En *aucun de vous.* Si l'esprit est prompt, la chair est faible. Aidez-moi..."

Les trois, s'éveillent plus lentement, mais finalement ils y arrivent et s'excusent, les yeux ébahis. Ils se lèvent, en commençant par s'asseoir, puis ils se mettent vraiment debout.

"Mais vois un peu !" murmure Pierre. "Ceci ne nous est jamais arrivé ! Ce doit être vraiment ce vin. Il était fort. Et aussi ce froid. On s'est couvert pour ne pas le sentir (en effet ils s'étaient couverts avec leurs manteaux, même la tête) et on n'a plus vu le feu, on n'a plus eu froid et voilà que le sommeil est venu. Tu dis que tu nous as appelés ? Et pourtant il ne me semblait pas que je dormais si profondément... Allons, Jean, cherchons des branches, remuons-nous. Cela va passer. Sois tranquille, Maître, que dorénavant !... Nous resterons debout..." et il jette une poignée de feuilles sèches sur la braise et souffle pour faire reprendre la flamme. Il l'alimente avec les branches apportées par Jean, pendant que Jacques apporte un quartier de genièvre ou d'une plante du même genre qu'il a coupé dans un buisson peu éloigné et le met par dessus le reste.

La flamme monte haute et gaie éclairant le pauvre visage de Jésus, un visage vraiment d'une tristesse telle que l'on ne peut le regarder sans pleurer. Toute clarté de ce visage a disparu dans une lassitude mortelle. Il dit : "J'éprouve une angoisse qui me tue ! Oh ! Oui ! Mon âme est triste à en mourir. Amis !... Amis ! Amis !" Mais même s'il ne le disait pas, son aspect dirait qu'il est vraiment comme quelqu'un qui meurt, et dans l'abandon le plus angoissé et le plus désolé. Il semble que chacune de ses paroles soit un sanglot...

Mais les trois sont trop appesantis par le sommeil. Ils semblent presque ivres tant ils marchent en titubant les yeux mi-clos... Jésus les regarde... Il ne les mortifie pas par des reproches. Il secoue la tête, soupire et s'en va à la place qu'il occupait,

Il prie de nouveau debout, les bras en croix. Puis à genoux comme avant, le visage penché sur les petites fleurs. Il réfléchit. Il se tait... Puis il se met à gémir et à sangloter fortement, presque prosterné tant il s'est relâché sur ses talons. Il appelle le Père avec toujours plus d'angoisse...

"Oh !" dit-il. "Il est trop amer ce calice ! Je ne puis pas ! Je ne puis pas. Il est au-dessus de ce que je puis. J'ai tout pu ! Mais pas cela... Éloigne-le, Père, de ton Fils ! Pitié pour Moi !... Qu'ai-je fait pour le mériter ?" Puis il se reprend et dit : "Cependant, mon Père, n'écoute pas ma voix si elle te demande ce qui est contraire à ta volonté. Ne te souviens pas que je suis ton Fils, mais seulement ton serviteur. Que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne."

Il reste ainsi un moment, puis il pousse un cri étouffé et lève un visage bouleversé. Un seul instant, puis il tombe sur le sol, le visage réellement contre terre et il reste ainsi. Une loque d'homme sur qui pèse tout le péché du monde, sur qui s'abat toute la Justice du Père, sur qui descendent les ténèbres, la cendre, le fiel, cette redoutable, redoutable, absolument redoutable chose qu'est l'abandon de Dieu, pendant que Satan nous torture... C'est l'asphyxie de l'âme, c'est être ensevelis vivants dans cette prison qu'est le monde quand on ne peut plus sentir qu'entre nous et Dieu il y a un lien, c'est être enchaînés, bâillonnés, lapidés par nos propres prières qui nous retombent dessus hérissées de pointes et pleines de feu, c'est se heurter contre un Ciel fermé où ne pénètrent pas la voix et les regards de notre angoisse, c'est être "orphelins de Dieu", c'est la folie, l'agonie, le doute de s'être jusqu'alors trompés, c'est la persuasion d'être chassés par Dieu, d'être damnés. C'est l'enfer!...

Oh ! Je le sais ! Et je ne puis, je ne puis voir la douleur de mon Christ, et savoir qu'elle est un million de fois plus atroce que celle qui m'a consumée l'an passé et qui, quand elle me revient à l'esprit, me bouleverse encore...

Jésus gémit, au milieu des râles et des soupirs d'une véritable agonie : "Rien !... Rien !... Va-t'en !... La volonté du Père ! Elle ! Elle seule !.., Ta volonté, Père. La tienne, non pas la mienne... Inutile. Je n'ai qu'un Seigneur : le Dieu très Saint. Une Loi : l'obéissance. Un amour : la rédemption... Non. Je n'ai plus de Mère. Je n'ai plus de vie. Je n'ai plus de divinité. Je n'ai plus de mission. C'est inutilement que tu me tentes, démon, avec la Mère, la vie, ma divinité, ma mission. J'ai pour mère l'Humanité et je l'aime jusqu'à mourir pour elle. La vie, je la rends à Celui qui me l'a donnée et me la demande, au Maître Suprême de tout vivant. La Divinité, je l'affirme en montrant qu'elle est capable de cette expiation. La mission, je l'accomplis par ma mort. Je n'ai plus rien, sauf de faire la volonté du Seigneur mon Dieu. Va-t'en, Satan ! Je l'ai dit la première et la seconde fois. Je le redis pour la troisième : "Père : s'il est possible, que ce calice s'éloigne de Moi. Mais pourtant que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite". Va-t'en, Satan. J'appartiens à Dieu."

Puis il ne parle plus que pour dire entre ses halètements : "Dieu ! Dieu ! Dieu !" Il l'appelle à chaque battement de son cœur et il semble qu'à chaque battement le sang déborde. L'étoffe tendue sur les épaules s'en imbibe et devient sombre malgré le grand clair de lune qui l'enveloppe tout entier.

Pourtant une clarté plus vive se forme au-dessus de sa tête, suspendue à environ un mètre de Lui, une clarté si vive que même le Prostré la voit filtrer à travers les ondulations des cheveux déjà alourdis par le sang et malgré le voile dont le sang couvre ses yeux. Il lève la tête... La lune resplendit sur le pauvre visage et encore plus resplendit la lumière angélique semblable au diamant blanc-azur de l'étoile Vénus. Et apparaît la terrible agonie dans le sang qui transsude des pores. Les cils, les cheveux, la moustache, la barbe sont aspergés et couverts de sang. Le sang coule des tempes, le sang sort des veines du cou, les mains dégouttent du sang. Il tend les mains vers la lumière angélique et quand les larges manches glissent vers les coudes, les avant-bras du Christ se voient en train de suer du sang. Dans le seul visage les larmes tracent deux lignes nettes à travers le masque rouge.

Il enlève de nouveau son manteau et s'essuie les mains, le visage, le cou, les avant-bras. Mais la sueur continue. Il presse plusieurs fois l'étoffe sur son visage en la tenant pressée avec ses mains, et chaque fois qu'elle change de place, apparaissent nettement sur l'étoffe rouge foncé les empreintes qui, humides comme elles le sont, semblent être noires. Sur le sol l'herbe est rouge de sang.

Jésus paraît près de défaillir. Il délace son vêtement au cou comme s'il se sentait étouffer. Il porte la main à son cœur et puis à sa tête et l'agite devant son visage comme pour s'éventer, en gardant la bouche entrouverte. Il se traîne vers le rocher, mais plutôt vers le sommet du talus, et s'y appuie le dos. Il reste les bras pendants le long du corps, comme s'il était déjà mort, la tête pendant sur la poitrine. Il ne bouge plus.

La lumière angélique décroît tout doucement. Puis elle se trouve comme absorbée dans le clair de lune. Jésus rouvre les yeux. Il lève péniblement la tête. Il regarde. Il est seul, mais il est moins angoissé. Il allonge une main. Il tire à Lui le manteau qu'il a abandonné sur l'herbe et se met à s'essuyer le visage, les mains, le cou, la barbe, les cheveux. Il prend une large feuille, qui a poussé justement sur le bord du talus, toute couverte de rosée et avec elle il achève de se nettoyer en se lavant le visage et les mains et en s'essuyant de nouveau. Il le fait plusieurs fois avec d'autres feuilles, jusqu'à ce qu'il ait effacé les traces de sa terrible sueur. Seul son vêtement est taché, et spécialement sur les épaules et aux plis des coudes, au cou et à la ceinture, aux genoux. Il le regarde et secoue la tête. Il regarde aussi le manteau, mais il le voit trop taché. Il le plie et le pose sur le rocher, là où il forme un berceau, près des fleurettes.

Difficilement, à cause de sa faiblesse, il se tourne pour se mettre à genoux. Il prie en appuyant la tête sur le manteau sur lequel sont déjà ses mains. Puis il s'appuie au rocher, se lève, et encore légèrement titubant, il va trouver les disciples. Son visage est très pâle, mais il n'est plus troublé. C'est un visage d'une beauté divine bien qu'il soit exsangue et plus triste qu'à l'ordinaire.

Les trois dorment profondément, tout enveloppés dans leurs manteaux, tout à fait allongés près du feu éteint. On les entend respirer profondément en un commencement de ronflement sonore. Jésus les appelle, inutilement. Il doit se pencher et secouer Pierre généreusement.

"Qu'est-ce ? Qui m'arrête ?" dit-il en sortant abasourdi et effrayé de son manteau vert foncé.

"Personne. C'est Moi qui t'appelle."

"C'est le matin ?"

"Non. La seconde veille est à peu près terminée."

Pierre est tout engourdi, Jésus secoue Jean qui pousse un cri de terreur en voyant penché sur lui un visage de fantôme tant il semble de marbre. "Oh !... tu me paraissais mort !"

Il secoue Jacques et celui-ci croit que c'est son frère qui l'appelle et il dit : "Ils ont pris le Maître ?"

"Pas encore, Jacques" répond Jésus. "Mais levez-vous maintenant et allons. Celui qui me trahit est proche."

Les trois, encore étourdis, se lèvent. Ils regardent autour... Oliviers, lune, rossignols, brise, la paix... Rien d'autre. Cependant ils suivent Jésus sans parler. Les huit aussi sont plus ou moins endormis auprès du feu éteint.

"Levez-vous !" tonne Jésus. "Pendant que Satan arrive, montrez à celui qui ne dort jamais et à ses fils que les fils de Dieu ne dorment pas !"

"Oui, Maître."

"Où est-il, Maître ?"

"Jésus, moi..."

"Mais qu'est-il arrivé ?"

Et au milieu des questions et des réponses confuses, ils remettent leurs manteaux...

A peine à temps pour apparaître en ordre à la troupe de sbires, commandée par Judas, qui fait irruption dans la petite place tranquille en l'éclairant violemment avec une foule de torches allumées. C'est une horde de bandits déguisés en soldats, des figures de galériens que déforme un sourire démoniaque. Il y a aussi quelques zélateurs du Temple.

Les apôtres sautent tous dans un coin. Pierre devant, et les autres en groupe derrière. Jésus reste où il est.

Judas s'approche soutenant le regard de Jésus, redevenu le regard étincelant de ses jours les meilleurs. Et il n'abaisse pas son visage. Au contraire il s'approche avec un sourire de hyène et le baise sur la joue droite.

"Ami, et qu'es-tu venu faire ? C'est par un baiser que tu me trahis ?"

Judas baisse un instant la tête, puis la relève... insensible au reproche comme à toute invitation au repentir.

Jésus, après les premières paroles dites avec la majesté de Maître, prend le ton affligé de qui se résigne à un malheur.

Les sbires, en criant, s'avancent avec des cordes et des bâtons et cherchent à s'emparer des apôtres en plus du Christ, sauf de Judas Iscariote, naturellement.

"Qui cherchez-vous ?" demande Jésus calme et solennel.

"Jésus, le Nazaréen."

"C'est Moi !" Sa voix est un tonnerre. Devant le monde assassin et à celui innocent, devant la nature et les étoiles, Jésus se rend ce témoignage ouvert, loyal, plein d'assurance. Je dirais qu'il est heureux de pouvoir se le donner.

Mais s'il avait dégagé la foudre, il n'aurait pu faire davantage. Tous s'abattent comme une gerbe d'épis fauchés. Ne restent debout que Judas, Jésus et les apôtres qui reprennent courage au spectacle des soldats abattus, si bien qu'ils s'approchent de Jésus en menaçant si explicitement Judas que celui-ci fait un saut juste à temps pour éviter un coup de maître de l'épée de Simon. Poursuivi sans résultat à coups de pierres et de bâtons que lui lancent par derrière les apôtres qui ne sont pas armés d'épées, il s'enfuit au-delà du Cédron et disparaît dans l'obscurité d'une ruelle.

"Levez-vous. Qui cherchez-vous ? Je vous le demande de nouveau."

"Jésus, le Nazaréen."

"Je vous ai dit que c'est Moi" dit Jésus avec douceur. Oui : *avec* douceur. "Laissez donc libres ces autres. Je viens. Déposez les épées et les bâtons. Je ne suis pas un larron. J'étais toujours parmi vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas pris alors ? Mais c'est votre heure et celle de Satan..."

Mais pendant qu'il parle, Pierre s'approche de l'homme qui déjà tend les cordes pour lier Jésus, et il donne un coup d'épée maladroit. S'il s'était servi de la pointe, il l’egorgeait comme un mouton. Ainsi il ne fait que lui décoller l'oreille qui reste pendante et laisse couler beaucoup de sang. L'homme crie qu'il est mort. Il y a du désordre entre ceux qui veulent avancer et ceux qui ont peur à la vue des épées et des poignards qui brillent.

"Déposez ces armes. Je vous le commande. Si je voulais, j'aurais les anges du Père pour me défendre. Et toi, sois guéri. Dans ton âme, si tu peux, pour commencer." Et avant de tendre les mains aux cordes, il touche l'oreille et la guérit.

Les apôtres poussent des cris désordonnés... Oui. Je regrette de le dire, mais c'est ainsi. Qui crie une chose, qui une autre. L'un crie : "Tu nous as trahis !" et un autre : "Mais il est fou !" et un autre encore : "Et qui peut te croire ?" Qui ne crie pas s'enfuit...

Et Jésus reste seul... Seul avec les sbires... Et le chemin commence…

22 – LES DIFFERENTS PROCES

*(La Passion ; Livre 9)*

Commence la douloureuse marche par le petit chemin pierreux qui mène de la petite place où Jésus a été capturé au Cédron et de là, par un autre chemin, vers la ville. Et tout de suite commencent les moqueries et les sévices.

Jésus, lié comme il l'est aux poignets et jusqu'à la ceinture comme s'il était un fou dangereux, avec les bouts des cordes confiés à des énergumènes ivres de haine, est tiré d'un côté et de l'autre comme un chiffon abandonné à la colère d'une meute de chiens. Mais si c'étaient des chiens ceux qui agissent ainsi, ils seraient encore excusables. Mais ce sont des hommes, bien qu'ils n'aient d'humain que l'aspect. Et c'est pour causer plus de douleur qu'ils ont pensé à ce liage de deux cordes opposées, dont l'une sert seulement à emprisonner les poignets et les griffes et les scies par son frottement rugueux, et l'autre, celle de la ceinture, comprime les coudes contre le thorax, et scie et comprime le haut de l'abdomen, en torturant le foie et les reins où on a fait un énorme noeud, et où de temps à autre celui qui tient les bouts des cordes donne des coups en s'en servant comme de fouets et en disant : "Hue ! Aller ! Trotte, baudet !" et il y ajoute aussi des coups de pieds, appliqués derrière les genoux du Torturé qui chancelle et ne tombe pas seulement parce que les cordes le tiennent debout. Mais cela n'évite pas pourtant que, tiré à droite par celui qui s'occupe des mains et à gauche par celui qui tient la corde de la ceinture, Jésus aille heurter les murets et les troncs, et tombe brutalement contre la rampe du petit pont à cause d'un coup plus cruel reçu au moment où il va franchir le petit pont sur le Cédron. La bouche contusionnée saigne. Jésus lève les mains liées pour essuyer le sang qui souille la barbe, et il ne parle pas. C'est vraiment l'agneau qui ne mord pas celui qui le torture.

Des gens pendant ce temps sont descendus prendre des pierres et des cailloux sur la grève, et d'en bas commence une grêle de pierres sur une cible accessible. En effet la marche s'est ralentie sur le petit pont étroit et peu sûr sur lequel les gens s'entassent en se gênant les uns les autres, et les pierres frappent Jésus à la tête, aux épaules, et pas Jésus seul, mais aussi ceux qui l'escortent qui réagissent en lançant des bâtons et en jetant les pierres elles-mêmes. Et tout sert pour frapper de nouveau Jésus à la tête et au cou. Mais le pont se dégage, et maintenant la ruelle étroite jette son ombre sur la mêlée car la lune qui commence de descendre n'atteint pas ce sentier contourné et au cours de la cohue beaucoup de torches se sont éteintes.

Mais la haine tient lieu de lumière pour voir le pauvre Martyr dont la haute taille facilite aussi la torture. Il est le plus grand de tous, il est donc facile de le frapper, de le prendre par les cheveux pour l'obliger à renverser violemment en arrière la tête, sur laquelle on lance une poignée d'immondices qui doit forcément entrer dans la bouche et dans les yeux en Lui donnant nausée et souffrance.

On commence la traversée du faubourg d'Ophel, du faubourg où il a répandu tant de bienfaits et de caresses. La foule pousse des cris pour appeler les dormeurs sur les seuils. Si les femmes poussent des cris de douleur et fuient terrorisées en voyant ce qui arrive, les hommes, les hommes qui pourtant ont eu de Lui guérisons, secours, paroles amicales, ou bien baissent la tête par indifférence, affectant du moins insouciance, ou bien passent de la curiosité à la rancœur, au ricanement, au geste de menace et même suivent le cortège pour torturer. Satan est déjà au travail...

Un homme, un mari qui veut le suivre pour l'offenser, est saisi par le bras par sa femme qui lui crie : "Lâche! Si tu es vivant, c'est grâce à Lui, homme dégoûtant plein de pourriture. Souviens-t'en !" Mais la femme est vaincue par l'homme qui la frappe bestialement en la jetant par terre, et qui court ensuite rejoindre le Martyr sur la tête duquel il jette une pierre.

Une autre femme, âgée, cherche à barrer le chemin à son fils qui accourt avec un visage de hyène et avec un bâton pour frapper lui aussi et elle lui crie : "Assassin de ton Sauveur, tu ne le seras pas tant que je vivrai !" Mais la malheureuse, frappée par son fils d'un coup de pied brutal à l'aine, s'abat en criant : "Déicide et matricide ! Pour le sein que tu déchires une seconde fois et pour le Messie que tu frappes, que tu sois maudit !"

La violence s'accroît de plus en plus à mesure qu'on approche de la ville.

Avant d'arriver aux murs — et déjà les portes sont ouvertes et les soldats romains, l'arme au pied, observent d'où vient le tumulte et comment il se développe, prêts à intervenir si le prestige de Rome en est atteint — Jean s'y trouve avec Pierre. Je crois qu'ils sont arrivés là par un raccourci qu'ils ont pris en franchissant le Cédron en amont du pont, et en précédant rapidement la foule qui va lentement gênant elle-même sa marche. Ils sont dans la pénombre d'une entrée, près d'une petite place qui précède les murs. Ils ont sur la tête leurs manteaux pour cacher leurs visages. Mais quand Jésus arrive, Jean laisse tomber son manteau et découvre son visage pâle et bouleversé au clair de lune qui éclaire encore avant de disparaître derrière la colline qui se trouve au-delà des murs, et que j'entends appeler Tofet par les sbires qui ont capturé Jésus. Pierre n'ose pas se découvrir, mais cependant il s'avance pour être vu... Jésus les regarde... et a un sourire d'une infinie bonté. Pierre tourne sur lui-même et revient dans son coin obscur, les mains sur les yeux, courbé, vieilli, déjà une loque humaine. Jean reste courageusement où il est et ne rejoint Pierre que quand la foule hurlante est passée. Il le prend par le coude, le conduit comme si c'était un garçon qui guide son père aveugle, et ils entrent tous deux dans la ville, derrière la foule bruyante.

J'entends les exclamations étonnées, moqueuses, affligées des soldats romains. L'un d'eux maudit ceux qui l'ont fait lever à cause de ce "mouton imbécile"; un autre se moque des juifs capables de "prendre une femmelette"; un autre a pitié de la Victime "qu'il a toujours vue pleine de bonté"; un autre dit : "J'aurais préféré qu'ils me tuent que de le voir entre leurs mains. C'est un grand. Ma dévotion va dans le monde à ces deux : Lui et Rome."

"Par Jupiter !" s'écrie le plus élevé en grade. "Je ne veux pas d'ennuis. Je vais aller trouver le porte-enseigne. Qu'il y pense lui à le dire à qui de droit. Je ne veux pas que l'on m'envoie combattre les Germains. Ces hébreux sentent mauvais et ce sont des serpents et des ennuis. Mais ici la vie est en sûreté et je vais finir mon temps, et près de Pompéi j'ai une fillette !..."

Je perds le reste pour suivre Jésus qui s'avance par le chemin qui fait un détour en montée pour aller au Temple. Mais je vois et comprends que la maison d'Anna, où ils veulent l'amener, est et n'est pas dans ce labyrinthe qu'est le Temple et qui occupe toute la colline de Sion. Elle est à son extrémité, près d'une série de murailles, qui semblent marquer ici la limite de la ville, et qui de ce lieu s'étendent avec des portiques et des cours à travers le flanc de la colline pour arriver dans l'enceinte du Temple proprement dit, c'est-à-dire où vont les Israélites pour leurs diverses manifestations du culte. Un haut portail ferré s'ouvre dans la muraille. Vers lui accourent des hyènes volontaires qui y frappent violemment. A peine s'entrouvre-t-il, ils font irruption à l'intérieur en terrassant presque et en foulant aux pieds la servante venue pour ouvrir et ils l'ouvrent tout grand pour que la foule hurlante, avec le Capturé au milieu, puisse entrer. Et une fois entrés, voilà qu'ils la ferment et la barrent, peut-être par peur de Rome ou des partisans du Nazaréen.

Ses partisans ! Où sont-ils ?...

Ils parcourent l'atrium de l'entrée et puis traversent une vaste cour, un couloir, un autre portique et une nouvelle cour, et ils traînent Jésus en Lui faisant gravir trois marches, et en Lui faisant parcourir presque en courant les arcades qui s'élèvent au-dessus de la cour pour arriver plus vite à une riche salle où se trouve un homme âgé habillé en prêtre.

"Que Dieu te console, Anna" dit celui qui semble être l'officier, si on peut appeler ainsi le gredin qui commande ces brigands. "Voici le coupable. Je le confie à ta sainteté pour qu'Israël soit purifié de la faute."

"Que Dieu te bénisse pour ta sagacité et ta foi."

Belle sagacité ! Il avait suffi de la voix de Jésus pour les faire tomber par terre au Gethsémani.

"Qui es-tu ?"

"Jésus de Nazareth, le Rabbi, le Christ. Et tu me connais. Je n'ai pas agi dans les ténèbres."

"Dans les ténèbres, non. Mais tu as dévoyé les foules par des doctrines ténébreuses. Et le Temple a le droit et le devoir de protéger l'âme des fils d'Abraham."

"L'âme ! Prêtre d'Israël, peux-tu dire que tu as souffert pour l'âme du plus petit ou du plus grand de ce peuple ?"

"Et Toi alors ? Qu'as-tu fait qui puisse s'appeler souffrance ?"

"Qu'ai-je fait ? Pourquoi me le demandes-tu ? Israël tout entier en parle. De la cité sainte au plus misérable bourg les pierres elles-mêmes parlent pour dire ce que j'ai fait. J'ai donné la vue aux aveugles : la vue des yeux et celle du cœur. J'ai ouvert l'ouïe à ceux qui étaient sourds : aux voix de la Terre et aux voix du Ciel. J'ai fait marcher les estropiés et les paralytiques pour qu'ils commencent leur marche vers Dieu par la chair et puis avancent avec l'esprit. J'ai purifié les lépreux : des lèpres que la Loi mosaïque signale et de celles qui rendent infects près de Dieu : les péchés. J'ai ressuscité les morts, et je ne dis pas que ce soit une grande chose de rappeler à la vie une chair, mais c'est une grande chose de racheter un pécheur, et je l'ai fait. J'ai secouru les pauvres en enseignant aux hébreux avides et riches le précepte saint de l'amour du prochain et, en restant pauvre malgré le ruisseau d'or qui m'est passé par les mains, j'ai essuyé plus de larmes Moi seul que vous tous, possesseurs de richesses. J'ai donné enfin une richesse qui n'a pas de nom : la connaissance de la Loi, la connaissance de Dieu, la certitude que nous sommes tous égaux et que, aux yeux saints du Père, égaux sont les pleurs ou les crimes, qu'ils soient versés ou accomplis par le Tétrarque et le Pontife, ou par le mendiant et le lépreux qui meurt au bord du chemin. C'est cela que j'ai fait. Rien de plus."

"Sais-tu que tu t'accuses Toi-même ? Tu dis les lèpres qui rendent infects aux yeux de Dieu et ne sont pas signalées par Moïse. Tu insultes Moïse et tu insinues qu'il y a des lacunes dans sa Loi..."

"Pas la sienne : celle de Dieu. C'est ainsi. Plus que la lèpre, mal­heur de la chair et qui a une fin, je déclare grave, et telle elle est, la faute qui est un malheur et un malheur éternel de l'esprit."

"Tu oses dire que tu peux remettre les péchés. Comment le fais-tu ?"

"Si avec un peu d'eau lustrale et le sacrifice d'un bélier il est permis et croyable qu'on annule une faute, qu'on l'expie et qu'on en est purifié, comment ne le pourront pas mes pleurs, mon Sang et ma volonté ?"

"Mais tu n'es pas mort. Où est alors le Sang ?"

"Je ne suis pas *encore* mort. Mais je le serai car c'est écrit. Au Ciel, quand n'existait pas Sion, quand n'existait pas Moïse, quand n'existait pas Jacob, quand n'existait pas Abraham, quand le roi du Mal mordait l'homme au cœur et l'empoisonnait lui et ses fils. C'est écrit sur la Terre dans le Livre où sont les paroles des prophètes. C'est écrit dans les cœurs. Dans le tien, dans celui de Caïphe et des synhédristes qui ne me pardonnent pas, non, ces cœurs ne me pardonnent pas d'être bon. J'ai absous, en anticipant sur mon Sang. Maintenant j'accomplis l'absolution avec le bain dans ce Sang."

"Tu nous dis avides et ignorants du précepte d'amour..."

"Et n'est-ce pas vrai ? Pourquoi me tuez-vous ? Pourquoi avez-vous peur que je vous détrône. Oh ! Ne craignez pas. Mon Royaume n'est pas de ce monde. Je vous laisse maître de tout pouvoir. L'Éternel sait quand Il faut dire le "Suffit" qui vous fera tomber foudroyés..."

"Comme [Doras](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Doras.htm), hein ?"

"Il est mort de colère, non par la foudre du Ciel. Dieu l'attendait de l'autre côté pour le foudroyer."

"Et tu le répètes à moi, son parent ? Tu oses ?"

"Je suis la Vérité. Et la Vérité n'est jamais lâche."

"Orgueilleux et fou !"

"Non : sincère. Tu m'accuses de vous offenser, mais est-ce que par hasard vous ne haïssez pas vous tous? Vous vous haïssez l'un l'autre. Maintenant c'est la haine pour Moi qui vous unit. Mais demain, quand vous m'aurez tué, la haine reviendra parmi vous et plus féroce, et vous vivrez avec cette hyène dans le dos et ce serpent dans le cœur. J'ai enseigné l'amour, par pitié pour le monde. J'ai enseigné à ne pas être avide, à avoir pitié. De quoi m'accuses-tu ?"

"D'avoir apporté une doctrine nouvelle."

"O prêtre ! Israël pullule de doctrines nouvelles : les esséniens ont la leur, les sadochites la leur, les pharisiens la leur, chacun a sa doctrine secrète qui, pour l'un s'appelle plaisir, pour l'autre or, pour un autre puissance. Chacun a son idole. Pas Moi. J'ai repris la Loi piétinée de mon Père, du Dieu Éternel, et je suis revenu dire simplement les dix propositions du Décalogue. Je me suis desséché les poumons pour les faire entrer dans des cœurs qui ne les connaissaient plus."

"Horreur ! Blasphème ! C'est à moi, prêtre, que tu dis cela ? Il n'a pas de Temple, Israël ? Nous sommes comme les exilés de Babylone ? Réponds."

"C'est ce que vous êtes et plus encore. Il y a un Temple. Oui. Un édifice. Dieu n'y est pas. Il a fui devant l'abomination qui est dans sa maison. Mais pourquoi tant m'interroger puisque ma mort est décidée ?"

"Nous ne sommes pas des assassins. Nous tuons si nous en avons le droit pour une faute prouvée. Mais moi, je veux te sauver. Dis-moi, et je te sauverai. Où sont tes disciples ? Si tu me les livres je te laisse libre. Le nom de tous, et davantage ceux qui sont secrets que ceux qui sont connus. Dis : [Nicodème](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/NicodemeSynhedriste.htm) est à Toi ? Et aussi [Joseph](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephArimathie.htm) ? Et [Éléazar](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EleazarSynhedriste.htm) ? Et [Gamaliel](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Gamaliel.htm) ? Et... Mais pour celui-ci je le sais... Inutile. Parle, parle. Tu le sais : je puis te tuer et te sauver. Je suis puissant."

"Tu es fange. Je laisse à la fange le métier d'espion. Je suis Lumière."

Un sbire Lui lâche un coup de poing.

"Je suis Lumière. Lumière et Vérité. J'ai parlé ouvertement au monde, j'ai enseigné dans les synagogues et au Temple où se rassemblent les juifs, et je n'ai rien dit en secret. Je le répète : pourquoi m'interroges-tu ? Interroge ceux qui ont entendu ce que j'ai dit. Eux le savent."

Un autre sbire Lui donne une gifle en criant : "C'est ainsi que tu réponds au Grand Prêtre ?"

"C'est à Anna que je parle. Le Pontife c'est Caïphe. Et je parle avec le respect dû au vieillard. Mais s'il te semble que j'ai mal parlé, montre-le-moi. Autrement pourquoi me frappes-tu ?"

"Laissez-le faire. Je vais trouver Caïphe. Vous, gardez-le ici jusqu'à ce que j'en décide autrement. Et faites qu'il ne parle à personne." Anna sort.

Jésus ne parle pas, non, il ne parle pas. Pas même à Jean qui ose rester sur la porte en défiant toute la gent policière. Mais Jésus doit, sans parole, lui donner un commandement, car Jean, après un regard affligé, sort de là et je le perds de vue.

Jésus reste au milieu des argousins. Coups de corde, crachats, injures, coups de pied, les cheveux arrachés, c'est ce qui Lui reste, jusqu'au moment où un serviteur vient dire d'amener le Prisonnier dans la maison de Caïphe.

Et Jésus, toujours lié et maltraité, sort de nouveau sous les arcades, les parcourt jusqu'à une entrée et puis traverse une cour où une foule nombreuse se réchauffe à un feu, car la nuit est devenue froide et venteuse dans ces premières heures du vendredi. Il y a aussi Pierre avec Jean, mêlés à la foule hostile, et ils doivent avoir un beau courage pour rester là... Jésus les regarde et il a une ombre de sourire sur sa bouche déjà enflée par les coups reçus.

Un long chemin à travers les portiques et les atriums et les cours et les couloirs. Mais quelles maisons avaient ces gens du Temple ?

Dans l'enceinte pontificale, la foule n'entre pas. Elle est repoussée dans l'atrium d'Anna. Jésus va seul au milieu des sbires et des prêtres. Il entre dans une vaste salle qui semble perdre sa forme rectangulaire à cause des nombreux sièges disposés en fer à cheval sur trois côtés, en laissant au milieu un espace vide au-delà duquel se trouvent deux ou trois fauteuils montés sur des estrades.

Au moment où Jésus va entrer, le rabbi Gamaliel le rejoint, et les gardes donnent un coup au Prisonnier pour qu'il cède l'entrée au rabbi d'Israël. Mais celui-ci, raide comme une statue, hiératique, ralentit, et en remuant à peine les lèvres, sans regarder personne, demande : "Qui es-tu ? Dis-le-moi."

Et Jésus, doucement : "Lis les prophètes et tu auras la réponse. Le premier signe est chez eux. L'autre va venir."

Gamaliel resserre son manteau et entre, et derrière lui entre Jésus. Pendant que Gamaliel va sur un siège, on traîne Jésus au milieu de la salle, en face du Pontife : une vraie figure de criminel et on attend qu'entrent tous les membres du Sanhédrin. Puis la séance commence. Mais Caïphe voit deux ou trois sièges vides et demande : "Où est [Éléazar](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EleazarSynhedriste.htm) ? Et où est [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanSynhedriste.htm) ?"

Un jeune scribe, je crois, se lève, s'incline et dit : "Ils ont refusé de venir. Voici l'écrit."

"Qu'on le conserve et qu'on écrive. Ils en répondront. Qu'ont les saints membres de ce Conseil à dire à son sujet ?"

"Je parle. Dans ma maison, Lui a violé le sabbat. Dieu m'est témoin que je ne mens pas. [Ismaël ben Fabi](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/IsmaelBenFabi.htm) ne ment jamais."

"Est-ce vrai, accusé ?"

Jésus se tait.

"Je l'ai vu vivre avec des courtisanes connues. En faisant le prophète, il avait fait de son repaire un lupanar, et pour comble avec des femmes païennes. Avec moi il y avait [Sadoc](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SadocScribe.htm), [Collascebona](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Collascebona.htm) et [Nahoum](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nahum.htm), fiduciaire d'Anna. Dis-je le vrai, Sadoc et Collascebona ? Démentez-moi, si je le mérite."

"C'est vrai. C'est vrai."

"Que dis-tu ?"

Jésus se tait.

"Il ne manquait pas une occasion de nous ridiculiser et de nous faire ridiculiser. La plèbe ne nous aime plus à cause de Lui."

"Tu les entends ? Tu as profané les membres saints."

Jésus se tait.

"Cet homme est possédé du démon. Revenu d'Égypte, il exerce la magie noire."

"Comment le prouves-tu ?"

"Sur ma foi et sur les tables de la Loi !"

"Grave accusation. Disculpe-toi."

Jésus se tait.

"Ton ministère est illégal, tu le sais. Il est passible de mort. Parle."

"Illégale est cette séance que nous tenons. Lève-toi, Siméon, et partons" dit Gamaliel.

"Mais rabbi, tu deviens fou ?"

"Je respecte les règles. Il n'est pas permis de procéder comme nous procédons, et j'en ferai une accusation publique." Et le rabbi Gamaliel sort raide comme une statue, suivi d'un homme d'environ trente-cinq ans qui lui ressemble.

Il y a un peu de tumulte dont profitent Nicodème et Joseph pour parler en faveur du Martyr.

"Gamaliel a raison. Illicite est l'heure et l'endroit, et les accusations manquent de consistance. Quelqu'un peut-il l'accuser d'avoir méprisé notoirement la Loi ? Je suis son ami et je jure que je l'ai toujours trouvé respectueux envers la Loi" dit Nicodème.

"Et moi également. Et pour ne pas souscrire à un crime, je me couvre la tête, non à cause de Lui, mais à cause de nous, et je sors." Et Joseph va descendre de sa place et sortir.

Mais Caïphe braille : "Ah ! Vous parlez ainsi ? Que viennent les témoins assermentés, alors. Et écoutez. Puis vous vous en irez."

Entrent deux figures de galériens. Regards fuyants, sourires cruels, mouvements sournois.

"Parlez."

"Il n'est pas licite de les entendre ensemble" crie Joseph.

"Je suis le Grand Prêtre. Je commande. Et silence !"

Joseph donne un coup de poing sur la table et il dit : "Que s'ouvrent sur toi les flammes du Ciel ! A partir de ce moment, sache que Joseph l'Ancien est ennemi du Sanhédrin et ami du Christ. Et de ce pas je vais dire au Préteur qu'ici on tue sans respect pour Rome" et il sort en repoussant violemment un jeune scribe maigre qui voudrait le retenir.

Nicodème, plus paisible, sort sans dire un mot, et en sortant il passe devant Jésus et le regarde...

Nouveau tumulte. On craint Rome. Et la victime expiatoire est encore et toujours Jésus.

"C'est à cause de Toi, tu vois, tout cela ! Tu es le corrupteur des meilleurs juifs. Tu les as prostitués."

Jésus se tait.

"Que parlent les témoins !" crie Caïphe.

"Oui, celui-ci usait le... le... Nous le savions... Comment s'appelle cette chose ?"

"Le tétragramme, peut-être ?"

"Voilà ! Tu l'as dit ! Il évoquait les morts. Il enseignait la rébellion pour le sabbat et la profanation pour l'autel. Nous le jurons. Il disait qu'il voulait détruire le Temple pour le reconstruire en trois jours avec l'aide des démons."

"Non. Il disait : il ne sera pas fait par l'homme."

Caïphe descend de son siège et vient près de Jésus. Petit, obèse, laid, il semble un énorme crapaud près d'une fleur. Car Jésus, malgré ses blessures, ses contusions, souillé et dépeigné, est encore tellement beau et majestueux.

"Tu ne parles pas ? Quelles accusations ils font contre Toi ! Horribles ! Parle pour enlever de Toi cette honte."

Mais Jésus se tait. Il le regarde et se tait.

"Réponds à moi, alors. Je suis ton Pontife. Au nom du Dieu vivant, je t'en conjure. Dis-moi : es-tu le Christ, le Fils de Dieu ?"

"Tu l'as dit. Je le suis. Et vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite de la puissance du Père, venir sur les nuées du ciel. Du reste, pourquoi m'interroges-tu ? J'ai parlé en public pendant trois ans. Je n'ai rien dit de caché. Interroge ceux qui m'ont entendu. Ils te diront ce que j'ai dit et ce que j'ai fait."

Un des soldats qui le tiennent le frappe sur la bouche en le faisant saigner de nouveau, et crie : "C'est ainsi que tu réponds, ô satan, au Grand Prêtre ?"

Et Jésus, avec douceur, lui répond comme à celui d'auparavant : "Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? Si j'ai mal parlé, pourquoi ne me dis-tu pas où je me trompe ? Je répète : je suis le Christ, Fils de Dieu. Je ne puis mentir. Le Grand Prêtre, le Prêtre Éternel, c'est Moi. Et Moi seul je porte le vrai Rational sur lequel il est écrit : Doctrine et Vérité. Et à elles je suis fidèle, jusqu'à la mort, ignominieuse aux yeux des hommes, sainte aux yeux de Dieu, et jusqu'à la bienheureuse Résurrection. Je suis l'Oint. Pontife et Roi je suis. Et je vais prendre mon sceptre et avec lui, comme avec un van, purifier l'aire. Ce Temple sera détruit et ressuscitera, nouveau, saint, car celui-ci est corrompu et Dieu l'a abandonné à son destin."

"Blasphémateur !" crient-ils tous en chœur.

"En trois jours tu le feras, fou et possédé ?"

"Non pas celui-ci, mais le mien se dressera, le Temple du Dieu vrai, vivant, saint, trois fois saint."

"Anathème !" crient-ils de nouveau en chœur.

Caïphe élève sa voix éraillée et déchire ses vêtements de lin avec des gestes d'horreur étudiés, et il dit : "Quoi d'autre avons-nous besoin d'entendre des témoins ? Le blasphème est dit. Que faisons-nous donc ?"

Et tous en chœur : "Il est passible de la mort."

Et avec des gestes indignés et scandalisés ils sortent de la salle laissant Jésus à la merci des sbires et de la populace des faux témoins. Ils le giflent, Lui donnent des coups de poing, le couvrent de crachats, Lui bandent les yeux avec un chiffon et puis, en Lui tirant violemment les cheveux, ils l'envoient ça et là, les mains liées de façon qu'il heurte les tables, les chaises et les murs et pendant ce temps Lui demandent : "Qui t'a frappé ? Devine." Plusieurs fois, en Lui faisant des crocs-en-jambe, ils le font tomber par terre et rient vulgairement en voyant comment, les mains liées, il peine pour se relever.

Les heures passent ainsi, et les bourreaux fatigués songent à prendre un peu de repos. Ils mènent Jésus dans un débarras en Lui faisant traverser de nombreuses cours an milieu des moqueries de la plèbe déjà nombreuse dans l'enceinte des maisons pontificales. Jésus arrive dans la cour où se trouve Pierre près de son feu et il le regarde. Mais Pierre fuit son regard. Jean n'est plus là, je ne le vois pas. Je pense qu'il est parti avec Nicodème...

L'aube avance avec sa couleur vert pâle. Un ordre est donné : ramener le Prisonnier dans la salle du Conseil pour un procès plus légal. C'est le moment où Pierre nie pour la troisième fois de connaître le Christ quand celui-ci passe déjà marqué par ses souffrances. Et dans la lumière verte de l'aube les contusions semblent encore plus atroces sur le visage terreux, les yeux plus profonds et vitreux, un Jésus assombri par la douleur du monde... Un coq jette dans l'air à peine remué de l'aube son cri railleur, sarcastique, gamin. Et c'est à ce moment de grand silence qui s'est fait à l'apparition du Christ, qu'on entend la voix âpre de Pierre qui dit : "Je le jure, femme. Je ne le connais pas", affirmation tranchante, sûre, à laquelle comme un rire moqueur répond de suite le chant gamin du petit coq.

Pierre sursaute. Il tourne sur lui-même pour fuir et se trouve en face de Jésus qui le regarde avec une infinie pitié, avec une douleur si profonde et si intense qu'elle me brise le cœur comme si après cela, je devais voir se dissoudre, et pour toujours, mon Jésus. Pierre fait entendre un sanglot et il sort en titubant comme s'il était ivre. Il s'enfuit derrière deux serviteurs qui sortent dans la rue et se perd dans la route encore à moitié obscure.

Jésus est ramené dans la salle, et ils Lui répètent en chœur la question captieuse : "Au nom du Dieu vrai, dis-nous : es-tu le Christ ?" Et ayant eu la réponse d'avant, ils le condamnent à mort et donnent l'ordre de le conduire à Pilate.

Jésus, escorté par tous ses ennemis, sauf Anna et Caïphe, sort, en repassant par ces cours du Temple où tant de fois il avait parlé et répandu des bienfaits et guéri, il franchit l'enceinte crénelée, entre dans les rues de la ville et, plutôt traîné que conduit, descend vers la ville qui rosit dans une première annonce de l'aurore.

Je crois qu'avec l'unique but de le tourmenter plus longuement ils Lui font faire un long tour vicieux dans Jérusalem, en passant exprès par les marchés, devant les écuries et les auberges remplies de gens à cause de la Pâque. Et aussi bien les déchets des légumes des marchés que les excréments des animaux des écuries deviennent des projectiles pour l'Innocent, dont le visage apparaît avec de plus en plus de bleus et de petites lacérations sanglantes et voilé par les ordures variées qui se sont répandues sur lui. Les cheveux, déjà alourdis et légèrement plaqués par la sueur sanguinolente et devenus plus opaques, pendent maintenant dépeignés, mêlés de pailles et d'immondices, tombent sur les yeux parce qu'ils les ébouriffent pour Lui voiler le visage.

Les gens des marchés, acheteurs et vendeurs, laissent tout en plan pour suivre, et non par amour, le Malheureux. Les garçons d'écuries et les serviteurs des auberges sortent en masse, sourds aux appels et aux ordres de leurs maîtresses. Celles-ci, pour dire la vérité, comme presque toutes les autres femmes sont, sinon toutes opposées aux offenses, du moins indifférentes au tumulte, et se retirent en grommelant parce qu'on les laisse seules avec tant de clients à servir.

La troupe hurlante grossit de minute en minute. Il semble que, par une épidémie inattendue, les âmes et les physionomies changent de nature : les premières deviennent des âmes de criminels et les secondes des masques féroces dans des visages bleus de rage ou rouges de colère, les mains deviennent des griffes et les bouches prennent la forme et le ululement des loups, les yeux deviennent torves, comme ceux des fous. Seul Jésus est toujours Lui-même, bien que maintenant voilé par les immondices répandues sur son corps et altéré par les bleus et les oedèmes.

A un archivolte qui resserre le chemin comme un anneau, alors que tout s'engorge et ralentit, un cri fend l'air : "Jésus !" C'est Élie, le berger, qui cherche à se faire un passage en faisant tournoyer une lourde matraque. Vieux, puissant, menaçant et fort, il réussit à rejoindre presque le Maître. Mais la foule, déroutée par l'assaut imprévu, serre ses rangs et sépare, repousse, maîtrise cet homme qui est seul contre tout un peuple.

"Maître !" crie-t-il pendant que le tourbillon de la foule l'absorbe et le repousse.

"Va !... La Mère... Je te bénis..."

Le cortège dépasse le point étroit. Comme une eau qui retrouve le large après une écluse, il se déverse en tumulte dans une vaste avenue élevée au-dessus d'une dépression entre deux collines, au bout desquelles sont de splendides palais de gens riches.

Je recommence à voir le Temple en haut de sa colline, et je comprends que le tour inutile qu'on a fait faire au Condamné pour en faire un objet de moquerie pour toute la ville et permettre à tout le monde de l'insulter, en augmentant à chaque pas ceux qui l'insultent, va se fermer en revenant au point de départ.

D'un palais sort au galop un cavalier. Le caparaçon pourpre sur la blancheur du cheval arabe et la majesté de son aspect, l'épée brandie nue et manœuvrée d'estoc et de taille sur les échines et sur les têtes qui saignent, le font paraître un archange. Quand en caracolant il fait légèrement cabrer son cheval, en faisant des sabots une arme de défense pour la monture et son maître, c'est le plus valable pour s'ouvrir un passage à travers la foule. Ce mouvement fait tomber de la tête le voile pourpre et or qui la couvrait, tenu serré par une bande d'or, et je reconnais [Manaën](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Manaen.htm).

"Arrière !" crie-t-il. "Comment vous permettez-vous de troubler le repos du Tétrarque ?" Mais ce n'est qu'une feinte pour justifier son intervention et sa tentative d'arriver à Jésus. "Cet homme... Laissez-moi le voir... Écartez-vous, ou j'appelle les gardes..."

Les gens, à cause de la grêle de coups de plat et des ruades du cheval et des menaces du cavalier, s'ouvrent, et Manaën rejoint le groupe de Jésus et des gardes du Temple qui le tiennent.

"Laissez le passage ! Le Tétrarque est plus que vous, serviteurs dégoûtants. Arrière ! Je veux Lui parler" et il y arrive en chargeant avec son épée le plus acharné des geôliers.

"Maître !..."

"Merci, mais va-t'en ! Et que Dieu te réconforte !" Et, comme il peut avec ses mains liées, Jésus fait un geste de bénédiction.

La foule siffle de loin, et dès qu'elle voit que Manaën s'est retiré, elle se venge d'avoir été repoussée, par une grêle de pierres et d'immondices sur le Condamné.

Par l'avenue, qui monte et que le soleil a déjà attiédie, on se dirige vers la Tour Antonia dont la masse apparaît déjà au loin.

Un cri aigu de femme : "Oh ! Mon Sauveur ! Ma vie pour la sienne, ô Éternel !" fend l'air.

Jésus tourne la tête, et il voit en haut de la loge fleurie qui couronne une maison très belle, [Jeanne de Chouza](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanneChouza.htm) au milieu de ses servantes et serviteurs, avec les petits Marie et Matthias autour d'elle, qui lève les bras au ciel.

Mais le Ciel n'entend pas les prières, aujourd'hui ! Jésus lève ses mains et trace un geste de bénédiction et d'adieu.

"A mort ! A mort le blasphémateur et le corrupteur, le satan ! A mort ses amis !" et coups, sifflets et pierres volent vers la haute terrasse. Je ne sais si quelqu'un est blessé. J'entends un cri très aigu et je vois le groupe se séparer et disparaître.

Et en avant, en avant, par la montée... Jérusalem montre ses maisons au soleil, vides, vidées par la haine qui pousse toute une ville avec ses habitants effectifs et ceux occasionnels venus pour la Pâque, contre Jésus désarmé.

Des soldats romains, tout un manipule, sort en courant de l'Antonia avec leurs lances dirigées contre la populace qui se disperse en criant. Restent au milieu du chemin Jésus avec les gardes et les chefs des prêtres, des scribes et des anciens du peuple.

"Cet homme ? Cette sédition ? Vous en répondrez à Rome" dit avec hauteur un centurion.

"Il est passible de mort selon notre loi."

"Et depuis quand vous a-t-on rendu le jus gladii et sanguinis ?" demande toujours le plus ancien des centurions, un visage sévère, un vrai romain, qui a une joue creusée par une cicatrice profonde. Et il parle avec le mépris et le dégoût avec lequel il aurait parlé à des galériens pouilleux.

"Nous savons que nous n'avons pas ce droit. Nous sommes les fidèles sujets de Rome..."

"Ah ! Ah ! Ah ! Entends-les, Longin ! Fidèles ! Sujets ! Charognes ! Je vous donnerais pour vous récompenser les flèches de mes archers."

"Trop noble une telle mort ! Pour les échines des mulets seulement le fouet..." répond Longin avec un flegme ironique.

Les chefs des prêtres, les scribes et les anciens, écument leur venin. Mais ils veulent arriver à leur but et se taisent, ils avalent l'offense sans montrer qu'ils la comprennent et, s'inclinant devant les deux chefs, ils demandent que Jésus soit conduit à Ponce Pilate pour qu'il le juge et le condamne avec la justice bien connue et honnête de Rome.

"Ah ! Ah ! Ah ! Tu les entends ? Nous sommes devenus plus sages que Minerve... Ici ! Donnez ! Et marchez en avant ! On ne sait jamais. Vous êtes des chacals et des immondes. Vous avoir par derrière est un danger. En avant !"

"Nous ne pouvons pas."

"Et pourquoi ? Quand quelqu'un accuse, il doit être devant le juge avec l'accusé. C'est le règlement de Rome."

"La maison d'un païen est immonde à nos yeux, et nous nous sommes déjà purifiés pour la Pâque."

"Oh ! Les pauvres ! Ils se contaminent à entrer !... Et le meurtre de l'unique hébreu qui soit un homme et non un chacal, un reptile votre pareil, ne vous souille pas ? C'est bien. Restez où vous êtes, alors. Pas un pas en avant ou on vous enfilera sur les lances. Une décurie autour de l'Accusé. Les autres contre cette racaille qui sent du bec mal lavé."

Jésus entre au Prétoire au milieu des dix lanciers qui forment un carré de hallebardes autour de sa personne. Les deux centurions vont en avant. Jésus s'arrête dans un large atrium, au-delà duquel se trouve une cour que l'on entrevoit derrière un rideau que le vent déplace; eux disparaissent derrière une porte. Ils rentrent avec le Gouverneur vêtu d'une toge très blanche sur laquelle il y a pourtant un manteau écarlate. C'est peut-être ainsi qu'ils étaient quand ils représentaient officiellement Rome.

Il entre indolemment, avec un sourire sceptique sur son visage rasé, il frotte entre ses mains des feuilles de cédrat et les flaire avec volupté. Il va vers un cadran solaire et se retourne après l'avoir regardé. Il jette des grains d'encens dans un brasier placé aux pieds d'une divinité. Il se fait apporter de l'eau de cédrat et se gargarise. Il regarde sa coiffure toute bouclée dans un miroir de métal très propre. Il semble avoir oublié le condamné qui attend son approbation pour qu'on le tue. Il ferait venir la colère même à des pierres.

Comme l'atrium est complètement ouvert par devant et surélevé de trois hautes marches sur le niveau du vestibule, qui s'ouvre sur la rue déjà, surélevé de trois autres marches par rapport à celle-ci, les hébreux voient tout parfaitement et frémissent, mais ils n'osent pas se rebeller par peur des lances et des javelots.

Finalement, après avoir marché en long et en large dans la vaste pièce, Pilate va directement en face de Jésus, le regarde et demande aux deux centurions : "Celui-ci ?"

"Celui-ci."

"Que viennent ses accusateurs" et il va s'asseoir sur un siège placé sur une estrade. Sur sa tête les insignes de Rome s'entrecroisent avec leurs aigles dorées et leur sigle puissant.

"Ils ne peuvent pas venir. Ils se contaminent."

"Heu !!! Cela vaut mieux. Nous épargnerons des fleuves d'essences pour enlever l'odeur de bouc à l'endroit. Faites-les approcher au moins. Ici dessous, et faites attention qu'ils n'entrent pas puisqu'ils ne veulent pas le faire. Cet homme peut être un prétexte pour une sédition."

Un soldat s'en va porter l'ordre du Procurateur romain. Les autres s'alignent sur le devant de l'atrium à des distances régulières, beaux comme neuf statues de héros.

S'avancent les princes des prêtres, les scribes et les anciens et ils saluent avec des courbettes serviles et ils s'arrêtent sur la petite place qui est devant le Prétoire, au-delà des trois gradins du vestibule.

"Parlez et soyez brefs. Déjà vous êtes en faute pour avoir troublé la nuit et obtenu par la force l'ouverture des portes. Mais je contrôlerai. Et mandants et mandataires répondront de la désobéissance au décret." Pilate est allé vers eux, tout en restant dans le vestibule.

"Nous venons soumettre à Rome, dont tu représentes le divin empereur, notre jugement sur celui-ci."

"Quelle accusation portez-vous contre Lui ? Il me semble inoffensif..."

"Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas amené." Et dans leur désir violent d'accuser, ils s'avancent.

"Repoussez cette plèbe ! Six pas au-delà des gradins de la place. Les deux centuries aux armes !"

Les soldats obéissent rapidement en s'alignant cent sur le gradin extérieur le plus haut, avec le dos tourné au vestibule, et cent sur la petite place sur laquelle s'ouvre le portail d'entrée à la demeure de Pilate. J'ai dit portail d'entrée : je devrais dire andron ou arc de triomphe parce que c'est une très vaste ouverture bornée par une grille, maintenant grande ouverte, qui permet d'entrer dans l'atrium grâce au long couloir du vestibule large au moins de six mètres, de sorte que l'on voit bien ce qui arrive dans l'atrium surélevé. Au-delà du vaste vestibule on voit les figures bestiales des juifs qui regardent menaçantes et sataniques vers l'intérieur, qui regardent au-delà de la barrière armée qui, coude à coude, comme pour une parade, présente deux cents pointes de lances aux lâches assassins.

"Quelle accusation portez-vous contre Lui ? Je le répète."

"Il a commis un crime contre la Loi des pères."

"Et vous venez me déranger pour cela ? Prenez-le vous et jugez-le selon vos lois."

"Nous ne pouvons pas mettre quelqu'un à mort. Nous ne sommes pas savants. Le Droit hébraïque n'est qu'un enfant déficient devant le Droit parfait de Rome. Comme ignorants et comme sujets de Rome, notre maîtresse, nous avons besoin..."

"Depuis quand êtes-vous miel et beurre ?... Mais vous avez dit une vérité, ô maîtres du mensonge ! Vous avez besoin de Rome ! Oui. Pour vous débarrasser de Lui qui vous gène. J'ai compris." Et Pilate rit en regardant le ciel serein qui s'encadre comme un ruban rectangulaire de turquoise foncée entre les blancs murs de marbre de l'atrium.

"Dites : en quoi a-t-il commis un crime contre vos lois ?"

"Nous avons trouvé qu'il mettait le désordre dans notre nation et qu'il empêchait de payer le tribut à César, en se disant le Christ, roi des juifs."

Pilate retourne près de Jésus, qui est au milieu de l'atrium, laissé là par les soldats, lié mais sans escorte tant apparaît nettement sa douceur. Et il Lui demande : "Es-tu le roi des juifs ?"

"Le demandes-tu de toi-même ou parce que d'autres l'insinuent ?"

"Et que veux-tu que m'importe ton royaume ? Suis-je juif, par hasard ? Ta nation et ses chefs t'ont livré pour que je juge. Qu'as-tu fait ? Je sais que tu es loyal. Parle. Est-ce vrai que tu aspires à régner ?"

"Mon Royaume n'est pas de ce monde. Si c'était un royaume du monde, mes ministres et mes soldats auraient combattu pour que les juifs ne s'emparent pas de Moi. Mais mon Royaume n'est pas de la Terre et tu sais que je n'aspire pas au pouvoir."

"C'est vrai. Je le sais, on me l'a dit. Mais tu ne nies pas que tu es roi ?"

"Tu le dis. Je suis Roi. C'est pour cela que je suis venu au monde : pour rendre témoignage à la Vérité. Qui est ami de la vérité écoute ma voix."

"Et qu'est-ce que c'est la vérité ? Tu es philosophe ? Cela ne sert pas devant de la mort. Socrate est mort quand même."

"Mais cela lui a servi devant la vie, à bien vivre et aussi à bien mourir. Et à entrer dans la seconde vie sans avoir trahi les vertus civiques."

"Par Jupiter !" Pilate le regarde un moment avec admiration, puis il reprend son sarcasme sceptique. Il fait un geste d'ennui, Lui tourne le dos, et revient vers les juifs.

"Je ne trouve en Lui aucune faute."

La foule se déchaîne, prise par la panique de perdre sa proie et le spectacle du supplice. Elle crie : "C'est un rebelle !" "Un blasphémateur !" "Il encourage le libertinage !" "Il pousse à la rébellion !" "Il refuse le respect à César !" "Il veut se faire passer pour prophète" "Il fait de la magie" "C'est un satan" "Il soulève le peuple avec ses doctrines en les enseignant dans toute le Judée, à laquelle il est venu de la Galilée en enseignant" "A mort !" "A mort !"

"Il est galiléen ? Tu es galiléen ?" Pilate revient vers Jésus : "Tu les entends comme ils t'accusent ? Disculpe-toi."

Mais Jésus se tait. Pilate réfléchit... Et il décide. "Une centurie, et qu'on le conduise à Hérode. Qu'il le juge, c'est son sujet. Je reconnais le droit du Tétrarque et je souscris à l'avance à son verdict. Qu'on le lui dise. Allez."

Jésus, encadré comme un gredin par cent soldats, traverse de nouveau la ville et rencontre de nouveau Judas Iscariote qu'il avait déjà rencontré une fois près d'un marché. J'avais oublié auparavant de le dire, écœurée par la bagarre de la populace. Même regard de pitié sur le traître...

Maintenant il est plus difficile de Lui donner des coups de pieds et de bâtons, mais les pierres et les immondices ne manquent pas et, si les pierres font seulement du bruit sur les casques et les cuirasses des romains, elles laissent des marques quand elles attei­gnent Jésus qui s'avance avec son seul vêtement, ayant laissé son manteau au Gethsémani.

En entrant dans le fastueux palais d'Hérode, il voit Chouza... qui ne peut le regarder et qui fuit pour ne pas le voir dans cet état en se couvrant la tête de son manteau.

Le voilà dans la salle, devant Hérode. Et derrière Lui voilà les scribes et les pharisiens, qui ici se sentent à leur aise, qui entrent en qualité de faux accusateurs. Seul le centurion avec quatre soldats l'escortent devant le Tétrarque.

Celui-ci descend de son siège et tourne autour de Jésus en écoutant les accusations de ses ennemis. Il sourit et raille. Puis il feint une pitié et un respect qui ne troublent pas le Martyr, comme ne l'ont pas troublé les railleries.

"Tu es grand, je le sais. Et je me suis réjoui que Chouza soit ton ami et Manaën ton disciple. Moi... les soucis de l'État... Mais quel désir de te dire : grand... de te demander pardon... L'œil de Jean... sa voix m'accusent et sont toujours devant moi. Tu es le saint qui efface les péchés du monde. Absous-moi, ô Christ."

Jésus se tait.

"J'ai entendu qu'ils t'accusent de t'être dressé contre Rome. Mais n'es-tu la verge promise pour frapper Assur ?"

Jésus se tait.

"On m'a dit que tu prophétises la fin du Temple et de Jérusalem. Mais le Temple n'est-il pas éternel comme esprit, puisqu'il est voulu par Dieu qui est éternel ?"

Jésus se tait.

"Tu es fou ? Tu as perdu ton pouvoir ? Satan te coupe la parole ? Il t'a abandonné ?"

Hérode rit maintenant, mais ensuite il donne un ordre. Et des serviteurs accourent amenant un lévrier dont la jambe est cassée et qui glapit lamentablement, et un palefrenier idiot dont la tête est pleine d'eau, qui bave, un avorton, jouet des serviteurs.

Les scribes et les prêtres fuient en criant au sacrilège en voyant le chien sur un brancard.

Hérode, faux et railleur, explique : "C'est le préféré d'Hérodiade. Un cadeau de Rome. Il s'est cassé une patte hier et elle pleure. Commande qu'il guérisse. Fais un miracle."

Jésus le regarde avec sévérité et se tait.

"Je t'ai offensé ? Alors celui-ci. C'est un homme, bien qu'il soit de peu plus qu'une bête. Donne-lui l'intelligence, Toi, Intelligence du Père... N'est-ce pas ce que tu dis ?" Et il rit, offensant.

Un autre regard plus sévère de Jésus et silence.

"Cet homme est trop abstinent et maintenant il est abruti par les mépris. Du vin et des femmes ici, et qu'on le délie."

On le délie. Et pendant que des serviteurs en grand nombre apportent des amphores et des coupes, des danseuses entrent... couvertes de rien. Une frange multicolore de lin ceint, pour unique vêtement, leur mince personne de la ceinture aux hanches. Rien d'autre. Bronzées parce que africaines, souples comme de jeunes gazelles, elles commencent une danse silencieuse et lascive.

Jésus repousse les coupes et il ferme les yeux sans parler. La cour d'Hérode rit devant son indignation.

"Prends celle que tu veux. Vis ! Apprends à vivre !..." Insinue Hérode.

Jésus semble une statue. Les bras croisés, les yeux fermés, il ne bouge pas même quand les danseuses impudiques le frôlent de leurs corps nus.

"Suffit. Je t'ai traité en Dieu et tu n'as pas agi en Dieu. Je t'ai traité en homme et tu n'as pas agi en homme. Tu es fou. Un vêtement blanc. Revêtez-le de celui-ci pour que Ponce Pilate sache que le Tétrarque a jugé fou son sujet. Centurion, tu diras au Proconsul que Hérode lui présente humblement son respect et vénère Rome. Allez."

Et Jésus, attaché de nouveau, sort avec une tunique de lin qui Lui arrive aux genoux par dessus son vêtement rouge de laine.

Et ils reviennent vers Pilate.

Maintenant la centurie fend non sans peine la foule qui ne s'est pas lassée d'attendre devant le palais proconsulaire. Il est étrange de voir une foule si nombreuse en ce lieu et dans le voisinage, alors que le reste de la ville paraît vide. Jésus voit les [bergers](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Bergers.htm) en groupe et ils sont au complet : Isaac, Jonathas, Lévi, Joseph, Élie, Matthias, Jean, Siméon, Benjamin et Daniel, avec un petit groupe de galiléens où je reconnais Alphée et Joseph d'Alphée, avec deux autres que je ne connais pas, mais que je dirais juifs à cause de leur coiffure. Et plus loin, qui s'est glissé à l'intérieur du vestibule à demi caché derrière une colonne, avec un romain que je dirais un serviteur, il voit Jean. Il sourit à celui-ci et à ceux-là... Ses amis... Mais que sont ces amis si peu nombreux et Jeanne, et Manaën, et Chouza au milieu d'un océan de haine qui bout ?...

Le centurion salue Ponce Pilate et fait son rapport.

"Ici encore ? ! Ouf ! Maudite race ! Faites avancer la populace et amenez ici l'Accusé. Heu ! Quel ennui !"

Il va vers la foule en s'arrêtant toujours au milieu du vestibule.

"Hébreux, écoutez. Vous m'avez amené cet homme comme fauteur de troubles. Devant vous je l'ai examiné, et je n'ai trouvé en Lui aucun des crimes dont vous l'accusez. Hérode pas plus que moi n'a rien trouvé. Et il nous l'a renvoyé. Il ne mérite pas la mort. Rome a parlé. Cependant, pour ne pas vous déplaire en vous enlevant votre amusement, je vais vous donner Barabbas. Et Lui, je le ferai frapper par quarante coups de fustigation. Cela suffit."

"Non, non ! Pas Barabbas ! Pas Barabbas ! Pour Jésus la mort ! Une mort horrible ! Libère Barabbas et condamne le Nazaréen."

"Écoutez ! J'ai dit fustigation. Cela ne suffit pas ? Je vais le faire flageller alors ! C'est atroce, savez-vous? On peut en mourir. Qu'a-t-il fait de mal ? Je ne trouve aucune faute en Lui et je le délivrerai."

"Crucifie-le ! Crucifie-le ! A mort ! Tu protèges les criminels ! Païen ! Satan toi aussi !"

La foule s'avance par dessous et le premier rang de soldats se déforme dans le heurt car ils ne peuvent se servir de leurs lances. Mais le second rang, descendant d'un gradin, fait tourner les lances et dégage ses compagnons.

"Qu'il soit flagellé" commande Pilate à un centurion.

"Combien de coups ?"

"Autant qu'il te semble... Le tout est d'en finir. Et je suis ennuyé. Va."

Jésus est emmené par quatre soldats dans la cour au-delà de l'atrium. Dans cette cour, toute pavée de marbre de couleur, il y a au milieu une haute colonne semblable à celle du portique. A environ trois mètres du sol, elle a un bras de fer qui dépasse d'au moins d'un mètre et se termine en anneau. On y attache Jésus avec les mains jointes au-dessus de la tête, après l'avoir fait déshabiller. Il ne garde qu'un petit caleçon de lin et ses sandales. Les mains, attachées aux poignets, sont élevées jusqu'à l'anneau, de façon que Lui, malgré sa haute taille, n'appuie au sol que la pointe des pieds... Et cette position doit être aussi une torture.

J'ai lu, je ne sais où, que la colonne était basse et que Jésus se tenait courbé. Possible. Moi, je dis ce que je vois.

Derrière Lui se place une figure de bourreau au net profil hébraïque, devant Lui une autre figure pareille. Ils sont armés d'un fouet fait de sept lanières de cuir, attachées à un manche et qui se terminent par un martelet de plomb. Rythmiquement, comme pour un exercice, ils se mettent à frapper. L'un devant, l'autre derrière, de manière que le tronc de Jésus se trouve pris dans un tourbillon de coups de fouets. Les quatre soldats auxquels il a été remis, indifférents, se sont mis à jouer aux dés avec trois autres soldats qui se sont joints à eux.

Et les voix des joueurs suivent la cadence des fouets qui sifflent comme des serpents et puis résonnent comme des pierres jetées sur la peau tendue d'un tambour. Ils frappent le pauvre corps si mince et d'un blanc de vieil ivoire et qui se zèbre d'abord d'un rosé de plus en plus vif, puis violet, puis il se couvre de traces d'indigo gonflées de sang, qui se rompent en laissant couler du sang de tous côtés. Ils frappent en particulier le thorax et l'abdomen, mais il ne manque pas de coups donnés aux jambes et aux bras et même à la tête, pour qu'il n'y eût pas un lambeau de la peau qui ne souffrît pas.

Et pas une plainte... S'il n'était pas soutenu par les cordes, il tomberait. Mais il ne tombe pas et ne gémit pas. Seulement, après une grêle de coups qu'il a reçus, sa tête pend sur sa poitrine comme s'il s'évanouissait.

"Ohé ! Arrête-toi ! Il doit être tué vivant" crie et bougonne un soldat.

Les deux bourreaux s'arrêtent et essuient leur sueur.

"Nous sommes épuisés" disent-ils. "Donnez-nous la paie, pour que l'on puisse boire pour se désaltérer..."

"C'est la potence que je vous donnerais ! Mais prenez... !" et le décurion jette une large pièce à chacun des deux bourreaux.

"Vous avez travaillé comme il faut. Il ressemble à une mosaïque. Tito, tu dis que c'était vraiment Lui l'amour [d'Alexandre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/AlexandreRomain.htm) ? Alors nous le lui ferons savoir pour qu'il en fasse le deuil. Délions-le un peu."

Ils le délient et Jésus s'abat sur le sol comme s'il était mort. Ils le laissent là, le heurtant de temps en temps de leurs pieds chaussés de caliges pour voir s'il gémit.

Mais Lui se tait.

"Qu'il soit mort ? C'est possible ? Il est jeune et c'est un artisan, m'a-t-on dit... et on dirait une dame délicate."

"Maintenant je m'en occupe" dit un soldat. Et il l'assoit, le dos appuyé à la colonne. Où il était, il y a des caillots de sang... Puis il va à une fontaine qui coule sous le portique, remplit d'eau une cuvette et la renverse sur la tête et le corps de Jésus. "Voilà ! L'eau fait du bien aux fleurs."

Jésus soupire profondément et il va se lever, mais il reste encore les yeux fermés.

"Oh ! bien ! Allons, mignon ! Ta dame t'attend !..."

Mais Jésus appuie inutilement les mains au sol pour tenter de se redresser.

"Allons ! Vite ! Tu es faible ? Voilà pour te redonner des forces" raille un autre soldat. Et avec le manche de sa hallebarde il Lui donne une volée de coups au visage et il atteint Jésus entre la pommette droite et le nez, qui se met à saigner.

Jésus ouvre les yeux, les tourne. Un regard voilé... Il fixe le soldat qui l'a frappé, s'essuie le sang avec la main, et ensuite se lève grâce à un grand effort.

"Habille-toi. Ce n'est pas décent de rester ainsi. Impudique !" Et ils rient tous en cercle autour de Lui.

Il obéit sans parler. Il se penche, et Lui seul sait ce qu'il souffre en se penchant vers le sol, couvert de contusions comme il l'est et avec des plaies qui lorsque la peau se tend, s'ouvrent plus encore et d'autres qui se forment à cause des cloques qui crèvent. Un soldat donne un coup de pied aux vêtements et les éparpille et chaque fois que Jésus les rejoint, allant en titubant où ils sont tombés, un soldat les repousse ou les jette dans une autre direction. Et Jésus, qui éprouve une souffrance aiguë, les suit sans dire un mot pendant que les soldats se moquent de Lui en tenant des propos obscènes.

Il peut finalement se revêtir. Il remet aussi le vêtement blanc resté propre dans un coin. Il semble qu'il veuille cacher son pauvre vêtement rouge, qui hier seulement était si beau et qui maintenant est sale et taché par le sang versé au Gethsémani. Et même, avant de mettre sa tunicelle sur la peau, il essuie avec elle son visage mouillé et le nettoie ainsi de la poussière et des crachats. Et lui, le pauvre, le saint visage, apparaît propre, marqué seulement de bleus et de petites blessures. Il redresse sa coiffure tombée en désordre, et sa barbe, par un besoin inné d'être ordonné dans sa personne.

Et puis il s'accroupit au soleil, car il tremble, mon Jésus... La fièvre commence à se glisser en Lui avec ses frissons, et aussi se fait sentir la faiblesse venant du sang perdu, du jeûne, du long chemin.

On Lui lie de nouveau les mains, et la corde revient scier là où il y a déjà un rouge bracelet de peau écorchée.

"Et maintenant ? Qu'en faisons-nous ? Moi, je m'ennuie !"

"Attends. Les juifs veulent un roi, nous allons le leur donner. Celui-là..." dit un soldat.

Et il court dehors, certainement dans une cour qui se trouve derrière, d'où il revient avec un fagot de branches d'aubépine sauvage. Elles sont encore flexibles car le printemps garde les branches relativement souples, mais bien dures avec leurs épines longues et pointues. Avec leur dague ils enlèvent les feuilles et les fleurettes, ils plient les branches en forme de cercle et les enfoncent sur la pauvre tête. Mais la couronne barbare Lui retombe sur le cou.

"Elle ne tient pas. Plus étroite. Enlève-la."

Ils l'enlèvent et griffent les joues en risquant de l'aveugler et arrachent ses cheveux en le faisant. Ils la resserrent. Maintenant elle est trop étroite et bien qu'ils l'enfoncent en faisant pénétrer les épines dans la tête, elle menace de tomber. Ils l'enlèvent de nouveau en Lui arrachant d'autres cheveux. Ils la modifient de nouveau. Maintenant, elle va bien. Par devant un triple cordon épineux. En arrière, là où les extrémités des branches se croisent, c'est un vrai noeud d'épines qui entrent dans la nuque.

"Vois-tu comme tu es bien ? Bronze naturel et vrais rubis. Regarde-toi, ô roi, dans ma cuirasse" bougonne celui qui a eu l'idée du supplice.

"La couronne ne suffit pas pour faire un roi. Il faut la pourpre et le sceptre. Dans l'écurie il y a un roseau et aux ordures une chlamyde rouge. Prends-les, Cornélius."

Et quand ils les ont, ils mettent le sale chiffon rouge sur les épaules de Jésus. Avant de mettre dans ses mains le roseau, ils Lui en donnent des coups sur la tête en s'inclinant et en saluant : "Salut, roi des juifs" et ils se tordent de rire.

Jésus les laisse faire. Il se laisse asseoir sur le "trône", un bassin retourné, certainement employé pour abreuver les chevaux. Il se laisse frapper, railler, sans jamais parler. Il les regarde seulement... et c'est un regard d'une douceur et d'une souffrance si atroce que je ne puis le soutenir sans m'en sentir blessée au cœur.

Les soldats n'arrêtent leurs railleries qu'en entendant la voix âpre d'un supérieur qui demande que l'on traduise devant Pilate le coupable.

Coupable ! De quoi ?

Jésus est ramené dans l'atrium maintenant couvert d'un précieux vélarium à cause du soleil. Il a encore la couronne et le roseau et la chlamyde.

"Avance que je te montre au peuple."

Jésus, bien que brisé, se redresse avec dignité. Oh ! Comme il est vraiment roi !

"Écoutez, hébreux. L'homme est ici, je l'ai puni. Mais maintenant laissez-le aller."

"Non, non ! Nous voulons le voir ! Dehors ! Que l'on voie le blasphémateur."

"Conduisez-le dehors et veillez à ce que l'on ne le prenne pas."

Et pendant que Jésus sort dans le vestibule et se montre dans le carré des soldats, Ponce Pilate le montre de la main en disant : "Voilà l'homme. Votre roi. Cela ne suffit pas encore ?"

Le soleil d'une journée accablante, qui maintenant descend presque à pic car on est au milieu entre tierce et sexte, allume et met en relief les regards et les visages. Sont-ils des hommes ? Non, des hyènes enragées. Ils crient, montrent le poing, demandent la mort...

Jésus est debout. Et je vous assure que jamais il n'a eu la noblesse de maintenant. Pas même quand il faisait les miracles les plus puissants. Noblesse de la souffrance. Mais il est tellement divin qu'il suffirait à le marquer du nom de Dieu. Mais pour dire ce nom il faut être au moins des hommes. Et Jérusalem n'a pas d'hommes aujourd'hui. Elle n'a que des démons.

Jésus tourne son regard vers la foule, cherche, trouve dans la mer des visages haineux, les visages amis. Combien ? Moins de vingt amis parmi les milliers d'ennemis... Et il incline la tête, frappé par cet abandon. Une larme tombe... une autre... une autre... la vue de ses pleurs ne suscite pas la pitié, mais une haine encore plus forte.

On le ramène dans l'atrium.

"Donc ? Laissez-le aller. C'est justice."

"Non. A mort ! Crucifie-le."

Je vous donne Barabbas."

"Non. Le Christ !"

"Et alors chargez-vous-en. Prenez sur vous de le crucifier, car moi je ne trouve aucune faute en Lui, pour le faire."

"Il s'est dit le Fils de Dieu. Notre loi prescrit la mort pour celui qui se rend coupable d'un tel blasphème."

Pilate devient pensif. Il rentre, il s'assoit sur son petit trône. Il met la main à son front, son coude sur son genou, et il scrute Jésus.

"Approche-toi" dit-il.

Jésus va au pied de l'estrade.

"Est-ce vrai ? Réponds."

Jésus se tait.

"D'où viens-tu ? Qu'est-ce que Dieu ?"

"C'est le Tout."

"Et puis ? Que veut dire le Tout ? Qu'est le Tout pour celui qui meurt ? Tu es fou... Dieu n'existe pas. Moi, j'existe."

Jésus se tait. Il a laissé tomber la grande parole et puis il recommence à s'envelopper de silence.

"Ponce : l'affranchie de Claudia Procula demande à entrer. Elle a un écrit pour toi."

"Domine ! Les femmes aussi maintenant ! Qu'elle vienne."

Une romaine entre et elle s'agenouille pour présenter une tablette de cire. Ce doit être celle où Procula prie son mari de ne pas condamner Jésus. La femme se retire à reculons pendant que Pilate lit.

"On me conseille d'éviter ton homicide. Est-ce vrai que tu es plus qu'un haruspice ? Tu me fais peur." Jésus se tait.

"Mais ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te libérer ou de te crucifier ?"

"Tu n'aurais aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut. Aussi celui qui m'a mis entre tes mains est plus coupable que toi."

"Qui est-ce ? Ton Dieu ? J'ai peur..." Jésus se tait. Pilate est sur des charbons ardents : il voudrait et ne voudrait pas. Il craint le châtiment de Dieu, il craint celui de Rome, il craint la vengeance des juifs. Un moment c'est la peur de Dieu qui l'emporte. Il va sur le devant de l'atrium et dit d'une voix tonnante : "Il n'est pas coupable."

"Si tu le dis, tu es ennemi de César. Celui qui se fait roi est son ennemi. Tu veux libérer le nazaréen. Nous le ferons savoir à César."

Pilate est pris par la peur de l'homme.

"Vous voulez sa mort, en somme ? Soit ! Mais que le sang de ce juste ne soit pas sur mes mains" et, s'étant fait apporter un bassin, il se lave les mains en présence du peuple qui paraît pris de frénésie et crie : "Sur nous, sur nous son sang. Qu'il retombe sur nous et sur nos enfants. Nous ne le craignons pas. A la croix ! A la croix !"

Ponce Pilate retourne sur son trône, il appelle le centurion Longin et un esclave. Il se fait apporter par l'esclave une table sur laquelle il appuie une pancarte et y fait écrire : "Jésus Nazaréen, Roi des juifs." Et il la montre au peuple.

"Non, pas ainsi. Pas roi des Juifs, mais qu'il a dit qu'il serait roi des Juifs." Ainsi crient plusieurs.

"Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit" dit durement Pilate, et debout, il étend les mains, les paumes en avant et en bas et ordonne : "Qu'il aille à la croix. Soldat, va, prépare la croix." Et il descend, sans même plus se retourner vers la foule agitée, ni vers le pâle Condamné. Il sort de l'atrium...

Jésus reste au milieu de l'atrium sous la garde des soldats, attendant la croix.

23 - REFLEXIONS SUR LA CONDUITE DE PILATE ENVERS JESUS

*(La Passion ; Livre 9)*

Jésus dit :

"Je veux te faire méditer le passage qui se rapporte à mes rencontres avec Pilate.

Jean, ayant été presque toujours présent ou du moins très proche, est le témoin et le narrateur le plus exact. Il raconte comment sorti de la maison de Caïphe, je fus amené au Prétoire. Et il précise "de bon matin". En fait, tu l'as vu, le jour commençait à peine. Il précise aussi : "Eux (les juifs) n'entrèrent pas pour ne pas se contaminer et pour manger la Pâque". Hypocrites, comme toujours, ils trouvaient qu'il y avait danger de se contaminer en piétinant la poussière de la maison d'un gentil, mais ils ne trouvaient pas que c'était un péché de tuer un Innocent. Et avec l'âme satisfaite par le crime accompli, ils purent goûter mieux encore la Pâque.

Ils ont maintenant eux aussi de nombreux imitateurs. *Tous ceux qui intérieurement agissent mal et extérieurement professent le respect pour la religion et de l'amour pour Dieu, leur ressemblent.* Des formules, des formules, et pas de religion vraie ! Ils m'inspi­rent répugnance et indignation.

Les juifs n'entrant pas chez Pilate, Pilate sortit pour entendre ce qu'avait la foule qui vociférait et, expert comme il l'était en fait de gouvernement et de jugement, il comprit d'un seul regard que le coupable ce n'était pas Moi, mais ce peuple ivre de haine. La rencontre de nos regards fut une lecture réciproque de nos cœurs. Je jugeai l'homme pour ce qu'il était, et lui me jugea pour ce que j'étais. En Moi il y eut pour lui de la pitié parce que c'était un faible. Et en lui il y eut pour Moi de la pitié parce que j'étais un Innocent. Il chercha à me sauver dès le premier instant. Et comme c'était uniquement à Rome qu'était déféré et réservé le droit d'exercer la justice envers les malfaiteurs, il tenta de me sauver en disant : "Jugez-le selon votre Loi".

Hypocrites une seconde fois, les juifs ne voulaient prononcer une condamnation. Il est vrai que Rome avait le droit de juger, mais quand, par exemple, Étienne fut lapidé, Rome commandait toujours à Jérusalem et malgré cela, ils prononcèrent le jugement et exécutèrent le supplice sans se soucier de Rome. Pour Moi, pour qui ils avaient non pas de l'amour mais de la haine et de la peur — ils ne voulaient pas croire que j'étais le Messie mais ne voulaient pas me tuer matériellement dans le cas où je l'aurais été — ils agirent d'une manière différente et m'accusèrent d'être un fauteur de troubles contre la puissance de Rome, vous diriez : "rebelle", pour obtenir que Rome me jugeât. Dans leur salle infâme, et plusieurs fois pendant les trois ans de mon ministère, ils m'avaient accusé d'être blasphémateur et faux prophète, et comme tel j'aurais dû être lapidé ou, quoi qu'il en soit, tué. Mais maintenant pour ne pas accomplir matériellement le crime dont ils sentaient par instinct qu'ils seraient punis, ils le firent accomplir par Rome en m'accusant d'être malfaiteur et rebelle. Rien de plus facile, quand les foules sont perverties et les chefs des satans, que d'accuser un innocent pour défouler leur passion de férocité et d'usurpation, et de supprimer celui qui représente un obstacle et un jugement.

Nous sommes revenus aux temps de cette époque. Le monde de temps en temps, toujours après une incubation d'idées perverses, explose en ces manifestations de perversité. Comme si elle était toute en état de gestation, la foule, après avoir nourri dans son sein son monstre avec des doctrines de fauves, le met au jour pour qu'il dévore, qu'il dévore d'abord les meilleurs et puis se dévore elle-même.

Pilate rentre au Prétoire et m'appelle près de lui et il m'interroge. Il avait déjà entendu parler de Moi. Parmi ses centurions il y en avait certains qui répétaient mon Nom avec un amour reconnaissant, avec les larmes aux yeux et le sourire au cœur, et parlaient de Moi comme d'un bienfaiteur. Dans leurs rapports au Préteur, interrogés sur ce Prophète qui attirait à Lui les foules et prêchait une doctrine nouvelle où on parlait d'un royaume étrange, inconcevable à une mentalité païenne, eux avaient toujours répondu que j'étais un homme doux, bon, qui ne cherchait pas les honneurs de cette Terre et qui inculquait et pratiquait le respect et l'obéissance envers ceux qui étaient les autorités. Plus sincères que les Israélites, eux voyaient la vérité et déposaient en sa faveur. Le dimanche précédent, attiré par les cris de la foule, il s'était avancé sur la route et avait vu passer sur une jeune ânesse un homme désarmé qui bénissait, entouré d'enfants et de femmes. Il avait compris qu'il ne pouvait y avoir dans cet homme un danger pour Rome. Il veut donc savoir si je suis roi. Dans son ironique scepticisme païen, il voulait rire un peu sur cette royauté qui chevauche un âne, qui a pour courtisans des enfants déchaussés, des femmes souriantes, des hommes du peuple, de cette royauté qui depuis trois années prêche de ne pas avoir d'attirance pour les richesses et le pouvoir, et qui ne parle d'autres conquêtes que de celles de l'esprit et de l'âme. Qu'est l'âme pour un païen ? Même ses dieux n'ont pas d'âme. Et l'homme pourrait l'avoir ? Maintenant aussi ce roi sans couronne, sans palais, sans cour, sans soldats, lui répète que son royaume n'est pas de ce monde. C'est si vrai qu'aucun ministre et aucune troupe ne se lève pour défendre son roi et l'arracher à ses ennemis. Pilate, assis sur son siège, me scrute parce que je suis une énigme pour lui. S'il débarrassait son âme des soucis humains, de l'orgueil de sa charge, de l'erreur du paganisme, il comprendrait tout de suite qui je suis. Mais comment la lumière pourrait-elle pénétrer là où trop de choses bouchent les ouvertures pour empêcher la lumière d'entrer ?

C'est toujours ainsi, fils, même maintenant. Comment *Dieu et sa lumière pourraient-ils entrer là où il n'y a plus de place pour eux et où les portes et les fenêtres sont barricadées et défendues par l'orgueil, l'humanité, par le vice, par l'usure, par tant, tant de gardiens au service de Satan contre Dieu ?*

Pilate *ne peut* comprendre ce qu'est mon royaume. Et ce qui est plus douloureux, il *ne demande pas* que je le lui explique. A mon invitation de connaître la Vérité, lui, l'indomptable païen, répond : "Qu'est-ce que la Vérité ?" et il laisse tomber la question en haussant les épaules.

Oh ! Fils ! Mes fils ! Oh ! Mes Pilates de maintenant ! Vous aussi, comme Ponce Pilate, *laissez* *tomber* *en haussant les épaules les questions les plus vitales.* Elles vous semblent des choses inutiles, dépassées. Qu'est-ce que la Vérité ? De l'argent ? Non. Des femmes ? Non. Le pouvoir ? Non. La santé physique ? Non. La gloire humaine ? Non. Et alors qu'on la laisse tomber. Elle ne mérite pas que l'on coure après cette chimère. Argent, femmes, puissance, santé, commodités, honneurs, voilà des choses concrètes, utiles, à aimer et à atteindre de toutes façons. C'est ainsi que vous raisonnez. Et pires qu'Esaü, vous troquez les biens éternels pour un aliment grossier qui nuit à votre santé physique et qui vous nuit pour votre salut éternel. Pourquoi ne persistez-vous pas à demander : "Qu'est-ce que la Vérité" ? *Elle, la Vérité, ne demande qu'à se faire connaître pour vous instruire à son sujet.* Elle est devant vous comme pour Pilate, et elle vous regarde avec les yeux d'un amour suppliant en vous implorant : "Interroge-moi, je t'instruirai". Tu vois comment je regarde Pilate ? De même je vous regarde tous ainsi. Et si j'ai un regard d'amour pour celui qui m'aime et demande mes paroles, j'ai des regards d'un amour affligé pour celui qui ne m'aime pas, ne me cherche pas, ne m'écoute pas. Mais amour, toujours amour, car l'Amour est ma nature.

Pilate me laisse où je suis sans m'interroger davantage, et il va trouver les mauvais qui parlent plus fort et s'imposent par leur violence. Et il les écoute, ce malheureux qui ne m'a pas écouté et qui a repoussé en haussant les épaules mon invitation à connaître la Vérité. Il écoute le Mensonge. *L'idolâtrie, quelle qu'en soit la forme, est toujours portée à respecter et à accepter le Mensonge, quel qu'il soit. Et le Mensonge, accepté par un faible, amène au crime celui qui est faible.* Cependant Pilate, sur le seuil du crime, veut encore me sauver par une et deux fois. C'est ici qu'il m'envoie à Hérode. Il sait bien que le roi rusé, qui louvoie entre Rome et son peuple, agira de manière à ne pas blesser Rome et à ne pas heurter le peuple juif. Mais comme tous les faibles, il recule de quelques heures la décision qu'il ne se sent pas en mesure de prendre, espérant que l'émeute se calme.

Je vous l'ai dit : "Que votre langage soit : oui, oui; non, non". Mais lui ne l'a pas entendu ou si quelqu'un le lui a répété, il a haussé les épaules comme d'habitude. *Pour triompher dans le monde, pour avoir honneurs et profits, il faut savoir faire un non d'un oui, ou un oui d'un non selon que le bon sens (lis : le sens humain) le conseille.* Combien de Pilates a le vingtième siècle ! Où sont les héros du Christianisme qui disaient oui, constamment oui à la Vérité et pour la Vérité, et non, constamment non pour le Mensonge ? Où sont les héros qui savent affronter le danger et les événements avec la force de l'acier et avec une sereine promptitude et sans atermoiement, car le Bien, il faut l'accomplir tout de suite et fuir tout de suite le Mal sans "mais" et sans "si" ?

A mon retour de chez Hérode, voici une nouvelle transaction de Pilate : la flagellation. Et qu'espérait-il ? Ne savait-il pas que la foule est le fauve qui, quand il commence à voir le sang devient plus féroce ? Mais je devais être brisé pour expier vos péchés de la chair. Et je fus brisé. Pas une partie de mon corps qui n'ait pas été frappée. Je suis l'Homme dont parle Isaïe. Et au supplice commandé s'ajoute celui non commandé, mais créé par la cruauté humaine, des épines.

Vous le voyez, hommes, votre Sauveur, votre Roi, couronné de douleur pour vous libérer la tête de tant de fautes qui y fermentent ? Réfléchissez-vous à la douleur qu'a subie ma tête innocente pour expier pour vous, pour vos péchés toujours plus atroces de pensée qui se transforment en actes ? Vous qui vous offensez même quand il n'y a pas de motif de le faire, regardez le Roi offensé, et il est Dieu, avec son ironique manteau de pourpre déchiré, avec le sceptre de roseau et la couronne d'épines. Il est déjà mourant et ils le fouettent encore de leurs mains et de leurs moqueries. Et vous n'en éprouvez pas de la pitié. Comme les juifs, vous continuez à me montrer le poing et à crier : "Dehors, dehors ! Nous n'avons pas d'autre Dieu que César", ô idolâtres qui n'adorez pas Dieu, mais vous-mêmes et parmi vous celui qui est le plus autoritaire. Vous ne voulez pas du Fils de Dieu. Pour vos crimes, il ne vous aide pas. Satan est plus serviable. Aussi vous préférez Satan. Du Fils de l'homme vous avez peur, comme Pilate. Et quand vous le sentez vous dominer par sa puissance, et s'agiter par la voix de la conscience qui vous fait des reproches en son nom, vous demandez comme Pilate: "Qui es-tu ?"

Qui je suis, vous le savez. Même ceux qui me nient savent ce que je suis et qui je suis. Ne mentez pas. Vingt siècles m'entourent et mettent en lumière qui je suis et vous font connaître mes prodiges. Pilate est plus pardonnable. Pas vous qui avez un héritage de vingt siècles de christianisme pour soutenir votre foi ou pour vous l'inculquer et ne voulez rien savoir. Et pourtant avec Pilate j'ai été plus sévère qu'avec vous. *Je ne lui aï pas répondu.* Avec vous je parle, et malgré cela, je ne réussis pas à vous persuader que c'est Moi, que vous me devez adoration et obéissance. Même maintenant vous m'accusez d'être même la ruine de Moi en vous, parce que je ne vous écoute pas. Vous dites que vous perdez la foi à cause de cela. Oh ! Menteurs ! Où est-elle votre foi ? Où est-il votre amour ? Quand donc priez-vous et vivez-vous avec amour et foi ? Êtes-vous des grands ? Rappelez-vous que vous êtes tels parce que je le permets. Êtes-vous des anonymes dans la foule ? Rappelez-vous qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Moi. Personne n'est plus que Moi et avant Moi. Donnez-moi donc ce culte d'amour qui me revient et je vous écouterai car vous ne serez plus des bâtards mais des fils de Dieu.

Et voilà la dernière tentative de Pilate pour me sauver la vie en admettant qu'il pût la sauver après l'impitoyable et illimitée flagellation. Il me présente à la foule : "Voilà l'Homme !" Je lui fais humainement pitié à lui. Il espère dans la pitié de la foule. Mais devant la dureté qui résiste et la menace qui avance, il ne sait pas accomplir un acte surnaturellement juste et bon par conséquent, et dire : "Je le libère parce qu'il est innocent. Vous êtes des coupables, et si vous ne vous dispersez pas, vous allez connaître la rigueur de Rome". C'est cela qu'il devait dire s'il avait été juste sans calculer le mal qui pouvait lui en venir par la suite.

Pilate n'est pas vraiment bon. Bon est Longin qui, moins puissant que le Préteur et moins défendu, au milieu du chemin, entouré de peu de soldats et d'une multitude ennemie, ose me défendre, m'aider, m'accorder du repos, me réconforter avec les femmes pieuses, et être secouru par le Cyrénéen et enfin d'avoir la Mère au pied de la Croix. Celui-là fut un héros de la justice et devint ainsi un héros du Christ.

Sachez-le, ô hommes qui vous préoccupez uniquement de votre bien matériel, que Dieu intervient même pour ses besoins quand Il vous voit fidèles à la justice qui est une émanation de Dieu. Je récompense toujours celui qui agit avec rectitude. Je défends celui qui me défend. Je l'aime et le secours. Je suis toujours Celui qui a dit : "Qui donnera un calice d'eau en mon nom aura sa récompense". A qui me donne de l'amour, eau qui désaltère mes lèvres de Martyr divin, je me donne Moi-même, et donc protection et bénédiction."

26 – « MARIE DOIT ANNULER EVE »

*(La Passion ; Livre 9)*

Jésus dit :

"Le couple Jésus-Marie est l'antithèse du couple Adam-Ève. C'est lui qui est destiné à annuler toute l'œuvre d'Adam et Ève et de ramener l'Humanité au point où elle était quand elle fut créée : riche de grâce et de tous les dons dont le Créateur l'avait comblée. L'Humanité a subi une régénération totale par l'œuvre du couple Jésus-Marie qui sont ainsi devenus les nouveaux parents de l'Humanité. Tout le temps précédent est annulé. Le temps et l'histoire de l'homme se compte à partir de ce moment où la nouvelle Ève, par un renversement de la création, tire de son sein inviolé le nouvel Adam, par l'œuvre du Seigneur Dieu,

Mais pour annuler les œuvres des deux Premiers, cause de mortelles infirmités, d'une perpétuelle mutilation, d'appauvrissement, et davantage : d'indigence spirituelle — en effet, après le péché, Adam et Ève se trouvaient dépouillés de tout ce que, richesse infinie, le Père saint leur avait donné — ils ont dû, ces deux Seconds, opérer en tout et pour tout d'une manière opposée à celle des deux Premiers. Par conséquent pousser l'obéissance jusqu'à la perfection qui s'anéantit et s'immole dans la chair, dans le sentiment, dans la pensée, dans la volonté pour accepter tout ce que Dieu veut. Par conséquent pousser la pureté jusqu'à une chasteté absolue par laquelle la chair... que fut la chair pour Nous les deux purs ? Un voile d'eau sur l'esprit triomphant, une caresse de vent sur l'esprit roi, un cristal qui isole l'esprit-seigneur et ne le corrompt pas, une impulsion qui soulève et non un poids qui accable. Voilà ce que fut la chair pour Nous. Moins lourde et moins sensible qu'un vêtement de lin, une substance légère mise entre le monde et la splendeur du moi surhumain, un moyen pour faire ce que Dieu voulait. Rien d'autre.

Avons-nous connu l'amour ? Certainement. *Le "parfait amour" nous l'avons connu.* Ce n'est pas de l'amour, Ô hommes, la faim sensuelle qui vous pousse à vous rassasier avidement d'une chair. Cela c'est de la luxure, rien de plus. Tellement vrai qu'en vous aimant ainsi — vous croyez que c'est de l'amour — vous ne savez pas avoir de l'indulgence, vous aider, vous pardonner. Qu'est-ce alors votre amour ? C'est de la haine. C'est uniquement un désir paranoïaque qui vous pousse à préférer la saveur d'un aliment faisandé à la nourriture saine, fortifiante des nobles sentiments. Nous avions le "parfait amour", Nous, les parfaitement chastes. Cet amour embrassait Dieu au Ciel et uni à Lui, comme le sont les branches au tronc qui les nourrit, il s'épanchait et descendait en prodiguant le repos, l'abri, la nourriture, le confort sur la Terre et ses habitants. N'étaient exclus de cet amour aucun de nos semblables, ni les êtres inférieurs, ni la nature végétale, ni les eaux et les astres. Les mauvais eux-mêmes n'étaient pas exclus de cet amour. Eux aussi, en effet, bien que membres morts, étaient pourtant membres du grand corps de la Création et nous voyions donc en eux, bien que défigurée et souillée par leur méchanceté, la sainte figure du Seigneur qui les avait formés à son image et à sa ressemblance.

En jouissant avec les bons, en pleurant sur ceux qui ne l'étaient pas, en priant (amour actif qui s'extériorise en demandant et en obtenant la protection pour ceux qu'on aime) en priant pour les bons afin qu'ils fussent toujours meilleurs pour s'approcher toujours plus de la perfection du Bon qui nous aime du haut des Cieux, en priant pour ceux qui vacillent entre la bonté et la méchanceté pour qu'ils se fortifient et sachent demeurer sur le chemin saint, en priant pour les mauvais pour que la Bonté parle à leurs esprits, les abatte peut-être par la foudre de sa puissance, mais les convertisse au Seigneur leur Dieu, Nous aimions. Comme personne d'autre n'a aimé.

Nous poussions l'amour au sommet de la perfection pour combler, par notre océan d'amour, l'abîme creusé par le manque d'amour des Premiers qui s'aimèrent eux-mêmes plus que Dieu, en voulant avoir plus qu'il ne leur était permis pour devenir supérieurs à Dieu. Par conséquent à la pureté, à l'obéissance, à la charité, au détachement de toutes les richesses de la Terre : chair, puissance, argent, le trinôme de Satan opposé au trinôme de Dieu : foi, espérance, charité; par conséquent à la haine, à la luxure, à la colère, à l'orgueil : les quatre passions perverses opposées aux quatre vertus saintes : force, tempérance, justice, prudence, Nous devions unir une pratique constante de tout ce qui était opposé à la manière d'agir du couple Adam-Ève.

Et si beaucoup, à cause de notre bonne volonté sans limite, il nous fut encore facile de le faire, *l'Eternel seul sait à quel point il fut héroïque d'accomplir cette pratique à certains moments et dans certains cas.* Je ne veux ici ne parler que d'un seul, et de ma Mère, pas de Moi. De la nouvelle Ève qui déjà avait repoussé dès ses plus tendres années les flatteries employées par Satan pour la pousser à mordre le fruit et en goûter la saveur qui avait rendue folle la compagne d'Adam; de la nouvelle Ève qui ne s'était pas bornée à repousser Satan mais l'avait vaincu en l'écrasant par une volonté d'obéissance, d'amour, de chasteté, tellement vaste que lui, le Maudit, en était resté écrasé et dompté. Non ! Non que Satan ne se lève pas de dessous le talon de la Vierge ma Mère ! Il bave et écume, rugit et blasphème. Mais sa bave coule en bas, mais son hurlement ne touche pas l'atmosphère qui entoure ma Sainte qui ne sent pas la puanteur et n'entend pas ses éclats de rire démoniaques, qui ne voit pas, ne voit pas même la bave répugnante du Reptile éternel parce que les harmonies célestes et les célestes parfums dansent énamourés autour de la belle et sainte personne et parce que son œil, plus pur que le lys et plus énamouré que celui de la tourterelle qui roucoule, fixe seulement son Seigneur éternel dont elle est la fille, la Mère et l'Épouse.

Quand Caïn tua Abel, la bouche de sa mère proféra les malédictions que son esprit, séparé de Dieu, lui suggérait contre son prochain le plus intime : le fruit de ses entrailles profanées par Satan et souillées par un désir indécent. Et cette malédiction fut la tache dans le royaume du moral humain, comme le crime de Caïn la tache dans le royaume de l'animal humain. Le sang sur la Terre, répandu par la main d'un frère. Le premier sang qui attire comme un aimant millénaire tout le sang qu'une main d'homme répand en le tirant des veines de l'homme. Malédiction sur la Terre proférée par une bouche humaine, comme si la Terre n'avait pas été suffisamment maudite à cause de l'homme révolté contre son Dieu et avait dû connaître les ronces et les épines et la dureté de la glèbe, la sécheresse, la grêle, le gel, la canicule, elle qui avait été créée parfaite et servie par des éléments parfaits pour être une demeure attrayante et belle pour l'homme son roi.

Marie doit annuler Ève. Marie voit le second Caïn : Judas. Marie sait qu'il est le Caïn de son Jésus : du second Abel. Elle sait que le sang de ce second Abel a été vendu par ce Caïn et que déjà il est répandu. Mais elle ne maudit pas, elle aime et pardonne. Elle aime et rappelle.

Oh ! Maternité de Marie Martyre ! Maternité sublime autant que ta Maternité virginale et divine ! De cette dernière, c'est Dieu qui t'a fait don ! Mais de la première, toi, Mère sainte, Corédemptrice, tu t'es fait don, car toi, toi seule as su en cette heure, alors que tu sentais déjà ton cœur brisé par la flagellation qui m'avait brisé la chair, dire à Judas ces paroles, toi, toi seule as su en cette heure, alors que tu sentais déjà la croix te briser le cœur, aimer et pardonner.

Marie : la nouvelle Ève. Elle vous enseigne la nouvelle religion qui pousse l'amour à pardonner à celui qui vous tue un fils. Ne soyez pas comme Judas qui à cette Maîtresse de Grâce ferme son cœur et désespère en disant : "Lui ne peut me pardonner" faisant douter des paroles de la Mère de la Vérité et par conséquent de mes paroles qui n'avaient pas cessé de répéter que j'étais venu pour sauver et non pour perdre, pour pardonner à qui venait vers Moi repenti.

Marie : nouvelle Ève, elle a eu de Dieu un nouveau fils ''à la place d'Abel tué par Caïn". Mais elle ne l'eut pas dans une heure de joie brutale qui assoupit la douleur sous les vapeurs de la sensualité et les lassitudes de l'assouvissement. Elle l'a eu dans une heure de douleur totale, au pied d'un gibet, au milieu des râles du Mourant qui était son Fils, des insultes d'une foule déicide et une désolation imméritée et totale puisque Dieu aussi ne la consolait plus.

La vie nouvelle commence pour l'Humanité et pour chaque homme par Marie. Dans ses vertus et sa manière de vivre se trouve votre école. Et dans sa douleur qui eut tous les visages, même celui du pardon au meurtrier de son Fils, se trouve votre salut."

Jésus dit :

"Dans la Genèse on lit : "Alors Adam donna à sa femme le nom d'Ève parce qu'elle était la mère de tous les vivants".

Oh ! Oui. La femme était née de la "Virago" formée par Dieu pour être la compagne d'Adam, en la tirant de la côte de l'homme. Elle était née avec son destin douloureux parce qu'elle avait *voulu* naître. Parce qu'elle avait *voulu* connaître ce que Dieu lui avait caché, en se réservant la joie de lui donner la joie de la postérité sans avilir ses sens. La compagne d'Adam avait voulu connaître le bien qui se cache dans le mal et surtout le mal qui se cache dans le bien, dans le bien apparent. En effet, séduite comme elle l'était par Lucifer, elle avait désiré des connaissances que Dieu seul pouvait connaître sans danger, et elle s'était faite créatrice. Mais en usant indignement de cette force de bien, elle l'avait corrompue en en faisant un acte mauvais car il était désobéissance à Dieu et malice et avidité de la chair.

Désormais elle était la "mère". Lamentation infinie des choses autour de l'innocence de leur reine profanée ! Et lamentation désolée de la reine sur cette profanation dont elle comprend l'importance et l'impossible annulation ! Si les ténèbres et des cataclysmes accompagnèrent la mort de l'Innocent, les ténèbres et la tempête accompagnèrent la mort de l'Innocence et de la Grâce dans les cœurs des Premiers Parents. La Douleur était née sur la Terre. Et la Providence de Dieu ne l'a pas voulue éternelle, en vous donnant après des années de douleur, la joie de sortir de la douleur pour entrer dans la joie si vous savez vivre en âme droite. Malheur à l'homme s'il avait dû se rendre maître humainement de la vie ! Et vivre avec le souvenir de ses crimes et de leur continuel accroissement car vivre sans pécher est pour vous plus impossible que de vivre sans respirer, créatures qui aviez été créées pour connaître la Lumière et que les Ténèbres ont empoisonnées en faisant de vous ses victimes.

Les Ténèbres ! Elles vous entourent continuellement. Elles vous enveloppent en réveillant ce que le Sacrement a effacé, et puisque vous ne lui opposez pas la volonté d'appartenir à Dieu, elle réussit à vous empoisonner de nouveau de son venin que le Baptême avait rendu inoffensif.

Le Dieu Père éloigna l'homme dont étaient visibles les signes de sa désobéissance du lieu des délices paradisiaques pour qu'il ne péchât pas une autre fois et davantage encore en levant sa main avide vers l'arbre de Vie. Il ne pouvait plus se fier à ses enfants le Père, ni se sentir sûr dans son Paradis terrestre. Satan y était pénétré une fois pour tromper les créatures privilégiées et, s'il avait pu les amener à la faute quand ils étaient innocents, il aurait pu plus aisément le faire maintenant qu'ils n'étaient plus innocents.

L'homme avait voulu tout posséder sans laisser à Dieu le trésor d'être le Générateur. Qu'il s'en aille par conséquent avec la richesse qu'il avait acquise par la violence et l'amène avec lui sur la terre d'exil pour lui rappeler toujours son péché, roi avili et dépouillé de ses dons. La créature paradisiaque était devenue une créature terrestre. Et il devait se passer des siècles de douleur pour que le Seul, qui put tendre la main vers le fruit de Vie, vînt et cueillît pour toute l'Humanité ce fruit. Le cueillît avec ses mains transpercées et le donnât aux hommes pour qu'ils redevinssent cohéritiers du Ciel et possesseurs de la Vie qui éternellement ne meurt pas.

La Genèse dit encore : "Adam connut ensuite sa femme Ève".

Ils avaient voulu connaître les secrets du bien et du mal. Il était juste qu'ils connussent aussi maintenant la douleur de devoir se reproduire eux-mêmes dans la chair, n'ayant l'aide directe de Dieu que pour ce que l'homme ne peut créer : l'esprit, étincelle qui part de Dieu, souffle que Dieu nous infuse, sceau qui sur la chair appose le signe du Créateur Éternel. Et Ève enfanta Caïn. Ève était chargée de sa faute.

J'appelle ici votre attention sur un fait qui échappe à la plupart. Ève était chargée de sa faute. La douleur n'avait pas encore atteint tout de suite une mesure suffisante pour diminuer sa faute. Comme un organisme chargé de toxines, elle avait transmis à son fils ce qui pullulait en elle. Et Caïn, premier fils d'Ève, était né dur, envieux, irascible, luxurieux, pervers, peu différent des fauves pour l'instinct, de beaucoup supérieur pour le surnaturel bien que dans son moi féroce, il refusait le respect à Dieu qu'il regardait comme un ennemi en se croyant permis de ne pas avoir de culte sincère. Satan le poussait à se moquer de Dieu. Qui se moque de Dieu ne respecte personne au monde. Aussi ceux qui sont au contact de ceux qui se moquent de l'Éternel connaissent l'amertume des larmes car il n'y a pas pour eux d'espérance d'amour respectueux de leurs enfants, pas d'assurance d'amour fidèle dans le conjoint, pas de certitude d'amitié honnête chez l'ami.

Des larmes et des larmes baignèrent le visage d'Ève et baignèrent son cœur à cause de la dureté de son fils, en jetant dans son cœur le germe du repentir. Des larmes et des larmes qui lui obtinrent une diminution de la faute, car Dieu pardonne à la douleur de celui qui se repent. Et le cadet d'Ève eut l'âme lavée dans les pleurs de sa mère et il fut doux et respectueux envers ses parents et dévoué à son Seigneur dont il sentait la toute puissance qui rayonnait des Cieux. Il était la joie de sa mère déchue.

Mais le chemin de la douleur d'Ève devait être long et douloureux, en proportion de son chemin dans l'expérience du péché. Dans ce dernier, frémissement des sens; dans l'autre, frémissement des douleurs. Dans l'un, les baisers; dans l'autre, le sang. De l'un, un fils; de l'autre, la mort d'un fils, de celui qu'elle préférait à cause de sa bonté. Abel devint un instrument de purification pour la coupable. Mais quelle douloureuse purification ! Elle emplit de ses cris de douleur la Terre terrifiée par le fratricide et mêla les larmes d'une mère au sang d'un fils, alors que celui qui l'avait répandu en haine de Dieu et de son frère aimé de Dieu fuyait, poursuivi par son remords.

Le Seigneur dit à Caïn : "Pourquoi es-tu irrité ?" Pourquoi si tu me manques, t'irrites-tu que je ne te regarde pas avec bienveillance ?

Combien il y a de Caïns sur la Terre ! Ils me donnent un culte dérisoire et hypocrite ou ne m'en donnent pas du tout, et ils veulent que je les regarde avec amour et que je les comble de félicité. Dieu est votre Roi, pas votre serviteur. Dieu est votre Père. Mais un père n'est jamais un serviteur si on juge selon la justice. Dieu est juste, vous ne l'êtes pas. Mais Lui l'est. Il ne peut certainement pas, vous comblant démesurément de ses bienfaits si seulement vous l'aimez un peu, ne pas vous châtier puisque vous le méprisez à ce point. La Justice ne connaît pas deux chemins. Unique est son chemin. Comme vous agissez, ainsi vous obtenez. Si vous êtes bons, vous avez le bien; si vous êtes mauvais, vous avez le mal. Et, croyez-le, toujours plus grand est le bien que vous avez en comparaison du mal que vous devriez avoir à cause de votre manière de vivre en révolte contre la Loi divine.

Il est dit par Dieu : "N'est-il pas vrai que si tu fais le bien tu auras le bien et si tu fais le mal, le péché sera tout de suite à ta porte ?" En fait, le bien porte à une constante élévation spirituelle et rend toujours plus capable d'accomplir un bien toujours plus grand jusqu'à atteindre la perfection et devenir saints. Alors qu'il suffit de céder au mal pour se dégrader et s'éloigner de la perfection, connaître la domination du péché qui entre dans le cœur et le fait descendre graduellement à une culpabilité toujours plus grande.

"Mais" dit encore Dieu "mais sous toi sera son désir et tu dois le dominer". Oui. Dieu ne vous a pas fait esclaves du péché. Les passions sont sous vous, pas au-dessus. Dieu vous *a* donné l'intelligence et la force pour vous dominer. Même aux premiers hommes, frappés par la rigueur de Dieu, Il a laissé l'intelligence et la force morale. Puis maintenant que le Rédempteur a consommé pour vous le Sacrifice, vous avez pour aider l'intelligence et la force, les fleuves de la Grâce et vous pouvez, et vous devez dominer le désir du mal. Avec votre volonté fortifiée par la Grâce, vous devez le faire. Voilà pourquoi les anges de ma Naissance ont chanté à la Terre : "Paix aux hommes de bonne volonté". J'étais venu pour vous ramener la Grâce et moyennant son alliance avec votre bonne volonté, la Paix serait venue aux hommes. La Paix : gloire du Ciel de Dieu.

"Et Caïn dit à son frère : "Allons dehors". Mensonge qui cache sous un sourire la trahison qui tue. La criminalité est toujours mensongère, envers ses victimes et envers le monde qu'elle cherche à tromper. Et elle voudrait aussi tromper Dieu, mais Dieu lit dans les cœurs. "Allons dehors".

Tant de siècles après quelqu'un a dit : "Salut, Maître" et l'a baisé. Les deux Caïns ont caché le crime sous une apparence inoffensive et ont épanché leur envie, leur colère, leur violence et tous leurs mauvais instincts sur la victime, parce qu'ils ne s'étaient pas dominés eux-mêmes, mais par leur propre moi corrompu avaient rendu leur esprit esclave.

Ève monte dans l'expiation. Caïn descend vers l'enfer. Le désespoir le prend et l'y précipite. Et avec le désespoir, dernier coup mortel pour l'esprit déjà languissant à cause de son crime, vient la peur physique, lâche, de la punition humaine. Il n'est plus un être qui se souvient du Ciel l'homme dont l'âme est morte, mais c'est un animal qui tremble pour sa vie animale. La mort dont l'aspect est un sourire pour les justes, puisque par elle ils vont à la joie de la possession de Dieu, est de la terreur pour ceux qui savent que mourir veut dire passer de l'enfer du cœur à l'Enfer de Satan pour toujours. Et comme hallucinés, ils voient partout la vengeance prête à les frapper.

Mais sachez, je parle aux justes, sachez que si le remords et les ténèbres d'un cœur coupable permettent et fomentent les hallucinations du pécheur, il n'est permis à personne de s'ériger en juge pour un frère, et encore moins en justicier. Un seul est Juge : Dieu. Si la justice de l'homme a créé ses tribunaux, et il faut leur confier le soin de rendre la justice, malheur à ceux qui profanent ce nom et jugent, poussés par leurs passions personnelles, ou sous la pression des puissances humaines. Malédiction à celui qui se fait le justicier privé de l'un de ses semblables ! Mais malédiction encore plus grande à ceux qui sans l'influence d'une indignation impulsive mais par un froid calcul humain, envoient à la mort ou au déshonneur de la prison sans juste raison. Que si à celui qui tue celui qui a tué sera donné un châtiment sept fois plus grand, comme a dit le Seigneur qu'il serait arrivé à celui qui aurait frappé Caïn, celui qui sans justice condamne par asservissement à Satan, en qualité de Puissance humaine, sera frappé soixante-dix-sept fois par la rigueur de Dieu. Cela, il faudrait toujours l'avoir présent à l'esprit et particulièrement à cette heure, hommes qui vous tuez réciproquement pour faire de ceux qui sont tombés la base de votre triomphe sans savoir que vous creusez sous vos pieds la trappe *où* vous serez précipités, maudits par Dieu et par les hommes. Puisque j'ai dit : "Tu ne tueras pas".

Ève monte sur son chemin d'expiation. Le repentir grandit en elle devant les épreuves de son péché. Elle voulait connaître le bien et le mal. Et le souvenir du bien perdu est pour elle comme le souvenir du soleil subitement obscurci; et le mal est devant elle dans la dépouille de son fils tué, et autour d'elle à cause du vide laissé par son fils meurtrier et fugitif.

Et Set naquit. Et de Set Enos. Le premier prêtre. Vous vous gonflez l'esprit des fleuves de votre science et vous parlez d'évolution comme d'un signe de votre génération spontanée. L'homme-animal s'évoluant, dites-vous, atteindra le surhomme. Oui, c'est vrai. Mais à ma manière, dans mon camp, pas dans le vôtre. Non pas en passant du sort de quadrumanes à celui d'hommes, mais en passant de celui d'hommes à celui d'esprits. Plus l'esprit grandira et plus vous vous évoluerez.

Vous qui parlez de glandes et en avez plein la bouche quand vous parlez d'hypophyse et de glande pinéale, et qui mettez en elle le siège de la vie non pas dans le temps où vous vivez mais dans les temps qui ont précédé et qui succéderont à votre vie actuelle, sachez que votre vraie glande, celle qui fait de vous les possesseurs de la Vie éternelle, c'est votre esprit. Plus il sera développé et plus vous posséderez les lumières divines et évoluerez d'hommes à dieux, dieux immortels, en obtenant ainsi, sans contrevenir au désir de Dieu, à son commandement au sujet de l'arbre de Vie de posséder cette Vie vraiment comme Dieu veut que vous la possédiez, puisque Lui l'a créée pour vous, éternelle et resplendissante, embrassement béatifique avec son éternité qui vous absorbe en elle-même et vous communique ses propriétés.

Plus l'esprit sera évolué et plus vous connaîtrez Dieu. Connaître Dieu veut dire l'aimer et le servir et d'être ainsi capables de l'invoquer pour soi et pour les autres. Devenir par conséquent les prêtres qui de la Terre prient pour leurs frères. Car est prêtre celui qui est consacré, mais l'est aussi le croyant convaincu, fidèle et plein d'amour. L'est surtout l'âme victime qui s'immole elle-même sous l'impulsion de la charité. Ce n'est pas l'habit mais l'âme que Dieu observe. Et je vous dis qu'en vérité à mes yeux beaucoup de tonsurés m'apparaissent qui de sacerdotal n'ont que la tonsure et beaucoup de laïcs pour qui la charité qui les possède et par laquelle ils se laissent consumer est Huile d'ordination qui fait d'eux mes prêtres, inconnus du monde mais connus de Moi qui les bénis."

27 – JEAN VA PRENDRE LA MERE

*(La Passion ; Livre 9)*

Je vois le préféré encore plus pâle que quand il était dans la cour de Caïphe avec Pierre. Peut-être que là la lueur du feu allumé lui donnait un reflet de chaleur aux joues. Maintenant il apparaît décharné comme après une maladie grave et exsangue. Son visage ressort de sa tunique lilas comme celui d'un noyé tant sa pâleur est livide. Ses yeux aussi sont obscurcis, ses cheveux mats et dépeignés, la barbe qui a poussé en ces heures lui met un voile clair sur les joues et le menton et le fait paraître, blond clair comme il est, encore plus pâle. Il n'a plus rien du doux, du joyeux Jean, ni du Jean fâché qui peu avant dans un accès d'indignation sur le visage s'est retenu difficilement de malmener Judas.

Il frappe à la porte de la maison et, comme si de l'intérieur quelqu'un, craignant de se retrouver en face de Judas, lui demandait qui frappe, il répond : "C'est moi, Jean." La porte s'ouvre et il entre.

Lui aussi va tout de suite au Cénacle sans répondre à la maîtresse qui lui demande : "Mais qu'arrive-t-il dans la ville ?" Il s'enferme à l'intérieur et tombe à genoux contre le siège sur lequel était Jésus et il pleure en l'appelant douloureusement. Il baise la nappe à l'endroit où le Maître tenait ses mains jointes, caresse le calice qui était entre ses doigts... Puis il dit : "Oh ! Dieu Très-Haut, aide-moi ! Aide-moi à le dire à la Mère ! Je n'en ai pas le courage !... Et pourtant *je dois* le dire. C'est moi qui dois *le dire* puisque je suis resté seul !"

Il se lève et réfléchit. Il touche encore le calice pour tirer de la force de cet objet touché par le Maître. Il regarde autour... Il voit, encore dans le coin où Jésus l'a posé, le purificatoire dont le Maître s'est servi pour s'essuyer les mains après le lavement des pieds et l'autre dont il s'était ceint la taille. Il les prend, les plie, les caresse et les baise. Il reste encore perplexe, debout, au milieu de la pièce vide. Il dit : "Allons !" mais il ne se dirige pas vers la porte. Il revient au contraire à la table, prend le calice et le pain entamé dans un coin par Jésus pour en tirer la bouchée et la donner trempée à Judas. Il les baise et les prend avec les deux purificatoires et les tient serrés sur son cœur comme une relique. Il répète : "Allons !" et soupire. Il marche vers le petit escalier et le monte, le dos courbé, d'un pas hésitant et traînant. Il ouvre, sort.

"Jean, tu es venu ?" Marie est réapparue à la porte de sa pièce, s'appuyant à l'huisserie comme si elle n'avait pas la force de rester debout toute seule.

Jean lève la tête et la regarde. Il voudrait parler et ouvre la bouche, mais il n'y arrive pas. Deux grosses larmes coulent sur ses joues. Il baisse la tête, honteux de sa faiblesse.

"Viens ici, Jean, ne pleure pas. Toi, tu ne dois pas pleurer. Toi, tu l'as toujours aimé et rendu heureux. Que cela te réconforte."

Ces paroles ouvrent à Jean les digues de ses pleurs. Il pleure si fort et si bruyamment qu'il fait arriver la maîtresse, Marie-Magdeleine, la femme de Zébédée et les autres...

"Viens chez moi, Jean." Marie se détache de l'huisserie, elle prend par le poignet le disciple et le traîne à l'intérieur de sa pièce comme si c'était un enfant; elle ferme la porte doucement pour rester seule avec lui.

Jean ne réagit pas. Mais quand il sent se poser sur sa tête la main tremblante de Marie, il tombe à genoux en posant sur le sol les objets qu'il avait contre le cœur et, le visage contre le sol, tenant un pan du vêtement de Marie appuyé sur son visage convulsé, il sanglote : "Pardon ! Pardon ! Mère, pardon !"

Marie, debout et angoissée, avec une main sur le cœur et l'autre qui pend le long du corps, lui dit d'une voix déchirante : "Que dois-je te pardonner à toi, pauvre enfant ? Quoi ? A toi !"

Jean lève son visage en se montrant comme il est, sans plus de trace d'un orgueil masculin : le visage d'un pauvre enfant en pleurs et il crie : "De l'avoir abandonné ! De m'être enfui ! De ne pas l'avoir défendu ! Oh ! Mon Maître ! O Maître, pardon ! Je devais mourir avant de te quitter ! Mère, Mère, qui m'enlèvera désormais ce remords ?"

"Paix, Jean. Lui te pardonne, t'a déjà pardonné. Il n'a jamais tenu compte de ta défaillance. Il t'aime." Marie parle avec des pauses entre ses courtes phrases, comme *si* elle était essoufflée, en tenant une main sur la tête de Jean et une sur son pauvre cœur que l'angoisse fait palpiter.

"Mais je n'ai pas su le comprendre pas même hier soir... et j'ai dormi alors que Lui demandait le réconfort de notre veille. Je l'ai laissé seul, mon Jésus ! Et puis je me suis enfui quand ce maudit est venu avec ses brigands..."

"Jean, ne maudis pas. Ne hais pas, Jean. Laisse au Père le jugement à faire. Écoute : où est-il maintenant ?" Jean tombe de nouveau la face contre terre en pleurant plus fort. "Réponds, Jean. Où est mon Fils ?"

"Mère... je... Mère, il est... Mère..."

"Il est condamné, je le sais. Je te demande : où est-il en ce moment ?"

"J'ai fait tout mon possible pour qu'il me voie... j'ai cherché à recourir aux puissants pour obtenir de la pitié, pour le faire... pour le faire souffrir moins. Ils ne Lui ont pas fait beaucoup de mal..."

"Ne mens pas, Jean. Pas même par pitié pour une Mère. Tu n'y parviendrais pas et ce serait inutile. *Je* sais. Depuis hier soir, je l'ai suivi dans sa douleur. Tu ne le vois pas, mais mes chairs sont meurtries par sa flagellation, mais sur mon front se trouvent les épines, j'ai senti les coups... tout. Mais maintenant... je ne vois plus. Maintenant j'ignore où est mon Fils condamné à la croix !... à la croix !... à la croix !... Oh ! Dieu, donne-moi la force ! Lui doit me voir. *Je ne dois pas* sentir ma douleur tant que Lui sent la sienne. Quand ensuite tout... sera fini, fais-moi mourir alors, mon Dieu, si Tu veux. Maintenant, non. Pour Lui, non. Pour qu'il me voie. Allons, Jean. Où est Jésus ?"

"Il est parti de la maison de Pilate. Cette clameur, c'est la foule qui crie autour de Lui, lié sur les marches du Prétoire, attendant la croix ou marchant déjà vers le Golgotha."

"Avertis ta mère, Jean, et les autres femmes. Et allons. Prends ce calice, ce pain, ces linges... Mets-les ici. Ils seront pour nous un réconfort... plus tard... et allons."

Jean ramasse les objets laissés par terre et sort pour appeler les femmes. Et Marie l'attend en passant sur son visage ces linges, comme pour y trouver la caresse de la main de son Fils; elle baise le calice et le pain et met le tout sur une étagère. Et elle se serre dans son manteau qu'elle fait retomber sur ses yeux, par dessus le voile qui lui enveloppe la tête et l'enroule à son cou. Elle ne pleure pas, mais elle tremble. Il semble que l'air lui manque, tellement elle halète, la bouche ouverte. Jean rentre suivi des femmes en pleurs.

"Filles, taisez-vous ! Aidez-moi à ne pas pleurer ! Allons." Et elle s'appuie à Jean qui la conduit et la soutient comme si elle était aveugle.

28 – DU PRETOIRE AU CALVAIRE

*(La Passion ; Livre 9)*

Après sa condamnation, Jésus reste ainsi, gardé par les soldats attendant la croix, pas plus d'une demie heure, peut-être encore moins aussi. Puis Longin, chargé de présider l'exécution, donne ses ordres.

Mais avant que Jésus soit conduit dehors, sur le chemin, pour recevoir la croix et se mettre en marche, Longin l'a regardé deux ou trois fois avec une curiosité déjà nuancée de compassion et, avec le coup d'œil de quelqu'un habitué à certaines choses, il s'approche de Jésus avec un soldat et Lui offre pour le désaltérer une coupe de vin, je crois, car il coule d'une vraie gourde militaire un liquide d'un blond rosé clair. "Cela te fera du bien. Tu dois avoir soif et dehors, il y a du soleil, et la route est longue."

Mais Jésus répond : "Que Dieu te récompense de ta pitié, mais ne te prive pas."

"Mais moi, je suis sain et fort. ..Toi... Je ne me prive pas... Et puis volontiers je le ferais dans ce cas pour te réconforter... Une gorgée... pour me montrer que tu ne hais pas les païens."

Jésus ne refuse plus et boit une gorgée de la boisson. Il a les mains déjà déliées, comme il n'a plus le roseau ni la chlamyde et il peut le faire Lui-même. Ensuite il refuse, bien que la boisson fraîche et bonne devrait soulager la fièvre qui déjà se manifeste dans les traces rouges qui s'allument sur ses joues pâles et sur ses lèvres sèches et gercées.

"Prends, prends. C'est de l'eau et du miel. Cela soutient, désaltère... Tu me fais pitié... oui... pitié... Ce n'était pas Toi qu'il fallait tuer d'entre les hébreux... Hélas !... Moi, je ne te hais pas... et je chercherai à ne te faire souffrir que le nécessaire."

Mais Jésus ne recommence pas à boire... Il a vraiment soif... La soif terrible de ceux qui ont perdu du sang et des fiévreux... *Il sait que ce n'est pas une boisson narcotinisée* et il boirait volontiers. Mais *il ne veut pas moins souffrir.* Mais je comprends, comme je comprends ce que je dis grâce à une lumière intérieure que, plus que l'eau au miel, le réconforte la pitié du romain.

"Que Dieu te rende en bénédictions ce soulagement" dit-il ensuite. Et il a encore un sourire... un sourire déchirant avec sa bouche enflée, blessée, qu'il remue difficilement aussi parce que entre le nez et la pommette droite est fortement enflée la forte contusion du coup de bâton qu'il a reçu dans la cour intérieure après la flagellation.

Arrivent les deux larrons encadrés chacun par une décurie de soldats. C'est l'heure de partir. Longin donne les derniers ordres.

Une centurie est disposée sur deux rangs distants de trois mètres l'un de l'autre, et elle sort ainsi sur la place où une autre centurie a formé un carré pour repousser la foule afin qu'elle ne gêne pas le cortège. Sur la petite place, se trouvent déjà des hommes à cheval : une décurie de cavalerie avec un jeune gradé qui les commande et avec les enseignes. Un soldat à pied tient par la bride le cheval moreau du centurion. Longin monte en selle et va à sa place à deux mètres en avant des onze cavaliers.

On apporte les croix : celles des deux larrons sont plus courtes. Celle de Jésus est beaucoup plus longue. Je dis que la pièce verticale n'a pas moins de quatre mètres. Je la vois apportée déjà formée.

J'ai lu à ce sujet, quand je lisais... c'est-à-dire il y a des années, que la croix fut formée en haut du Golgotha et que le long du chemin les condamnés portaient seulement les deux poteaux sur leurs épaules. C'est possible, mais moi, je vois une vraie croix bien formée, solide, avec les bras parfaitement encastrés dans la pièce principale et bien renforcée par des clous et des boulons. En fait, si on réfléchit qu'elle était destinée à soutenir le poids appréciable qu'est le corps d'un adulte et à le soutenir même dans les convulsions finales, appréciables aussi, on comprend qu'elle ne pouvait être montée sur le sommet étroit et incommode du Calvaire.

Avant de donner la croix à Jésus, on Lui passe au cou l'écriteau avec la mention "Jésus le Nazaréen Roi des Juifs". La corde qui le soutient s'emmêle dans la couronne qui se déplace et griffe là où il n'y a pas déjà de griffures et pénètre en de nouveaux points en donnant une douleur nouvelle et en faisant de nouveau couler du sang. Les gens rient d'une joie sadique, insultent, blasphèment.

Maintenant ils sont prêts, et Longin donne l'ordre de marche : "D'abord le Nazaréen, derrière les deux larrons; une décurie autour de chacun, les sept autres décuries sur les ailes et comme renfort, et le responsable sera le soldat qui fait frapper à mort les condamnés".

Jésus descend les trois marches qui amènent du vestibule sur la place. Et il apparaît tout de suite avec évidence que Jésus est dans des conditions de grande faiblesse. Il vacille en descendant les trois marches, gêné par la croix qui repose sur son épaule toute écorchée, par l'écriteau qui se déplace devant Lui et dont la corde scie le cou, par les balancements qu'imprime au corps la longue pièce de la croix qui saute sur les marches et sur les aspérités du sol.

Les juifs rient de le voir comme un homme ivre qui tâtonne et ils crient aux soldats: "Poussez-le. Faites-le tomber. Dans la poussière le blasphémateur !"

Mais les soldats font seulement ce qu'ils doivent faire, c'est-à-dire ordonnent au Condamné de se mettre au milieu du chemin et de marcher. Longin éperonne son cheval et le cortège se met lentement en mouvement.

Longin voudrait aussi faire vite en prenant le chemin le plus court pour aller au Golgotha car il n'est pas sûr de la résistance du Condamné. Mais la pègre déchaînée — et l'appeler ainsi, c'est encore un honneur — ne veut pas de cela. Ceux qui ont été les plus rusés sont déjà en avant, au carrefour où la route bifurque pour aller d'un côté vers les murs, de l'autre vers la ville. Ils s'agitent, crient quand ils voient Longin prendre la direction des murs. "Tu ne dois pas ! Tu ne dois pas ! C'est illégal ! La Loi dit que les condamnés doivent être vus par la ville où ils ont péché !" Les juifs, qui sont à la queue du cortège, comprennent que par devant on essaie de les frustrer d'un droit et ils unissent leurs cris à ceux de leurs collègues.

Par amour de la paix, Longin prend la route qui va vers la ville et en parcourt un tronçon. Mais il fait signe aussi à un décurion de venir près de lui (je dis décurion parce que c'est un gradé mais c'est peut-être quelqu'un que nous appellerions son officier d'ordonnance) et il lui dit doucement quelque chose. Celui-ci revient en arrière au trot, et à mesure qu'il rejoint le chef de chaque décurie il transmet l'ordre. Ensuite il revient vers Longin pour dire que c'est fait. Enfin il rejoint sa place primitive dans le rang derrière Longin.

Jésus avance haletant. Chaque trou de la route est un piège pour son pied qui vacille et une torture pour ses épaules écorchées, pour sa tête couronnée d'épines sur laquelle descend à pic un soleil exagérément chaud qui de temps à autre se cache derrière un rideau de nuages de plomb, mais qui, même caché, ne cesse pas de brûler. Jésus est congestionné par la fatigue, par la fièvre et par la chaleur. Je pense que même la lumière et les cris doivent le tourmenter. Et s'il ne peut se boucher les oreilles pour ne pas entendre ces cris déchaînés, il ferme à demi les yeux pour ne pas voir la route éblouissante de soleil... Mais il doit aussi les rouvrir parce qu'il bute contre les pierres et contre les trous et chaque fois qu'il bute, c'est une douleur car il remue brusquement la croix qui heurte la couronne, qui se déplace sur l'épaule écorchée, élargit la plaie et augmente la douleur.

Les juifs ne peuvent plus le frapper directement; mais il arrive encore quelques pierres et quelques coups de bâton, les premières spécialement dans les petites places remplies par la foule, les seconds au contraire dans les tournants, dans les petites rues où l'on monte et descend des marches tantôt une, tantôt trois, tantôt davantage, à cause des dénivellations continuelles de la ville. Là, nécessairement, le cortège ralentit et il y a toujours quelque volontaire qui défie les lances romaines pour donner un nouveau coup au chef d'œuvre de torture qu'est désormais Jésus.

Les soldats le défendent comme ils peuvent. Mais même en le défendant ils le frappent parce que les longs manches des lances, brandies en aussi peu d'espace, le heurtent et le font buter. Mais arrivés à un certain point les soldats font une manœuvre impeccable et, malgré les cris et les menaces, le cortège dévie brusquement par un chemin qui va directement vers les murs, en descendant, un chemin qui abrège beaucoup la route vers le lieu du supplice.

Jésus halète toujours plus. La sueur coule sur son visage en même temps que le sang qui coule des blessures de la couronne d'épines. La poussière se colle sur ce visage trempé et le maculent de taches étranges, car il y a aussi du vent maintenant. Des coups de vent syncopés à longs intervalles où retombe la poussière que la foule a élevée en tourbillons, qui amènent des détritus dans les yeux et dans la gorge.

A la Porte Judiciaire sont déjà entassés quantité de gens, ceux qui, prévoyants, se sont choisis de bonne heure une bonne place pour voir. Mais un peu avant d'y arriver, Jésus a déjà failli tomber. Seule la prompte intervention d'un soldat, sur lequel Lui va presque tomber, empêche Jésus d'aller par terre. La populace rit et crie : "Laissez-le ! Il disait à tous : "Levez-vous". Qu'il se lève Lui, maintenant..."

Au-delà de la porte, il y a un torrent et un petit pont. Nouvelle fatigue pour Jésus d'aller sur ces planches disjointes sur lesquelles rebondit plus fortement le long bois de la croix. Et nouvelle mine de projectiles pour les juifs. Les pierres du torrent volent *et* frappent le pauvre Martyr...

Alors commence la montée du Calvaire. Un chemin nu, sans un brin d'ombre, avec des pierres disjointes, qui attaque directement la montée.

Jésus éprouve donc une douleur aiguë dans la montée et avec le poids de la croix qui, longue comme elle est, doit être très lourde.

Il trouve une pierre qui dépasse et, épuisé comme il l'est, il lève trop peu le pied, il bute et tombe sur le genou droit réussissant pourtant à se relever à l'aide de la main gauche. La foule pousse des cris de joie... Il se relève, il avance de plus en plus courbé et haletant, congestionné, fiévreux...

L'écriteau, qui cahote devant Lui, Lui gêne la vue et son long vêtement, maintenant qu'il avance courbé, traîne par terre par devant et gêne sa marche. Il bute de nouveau et tombe sur les deux genoux, en se blessant de nouveau là où il est déjà blessé, et .la croix qui échappe de ses mains et tombe, après Lui avoir frappé fortement le dos, l'oblige à se pencher pour la relever et à peiner pour la mettre de nouveau sur ses épaules. Pendant qu'il le fait on voit nettement sur son épaule droite la plaie faite par le frottement de la croix, qui a ouvert les plaies nombreuses de la flagellation et en a fait une seule qui transsude de l'eau et du sang, de sorte que la tunique est toute tachée à cet endroit. Les gens applaudissent même, heureux de ces chutes si mauvaises.

Longin incite à se hâter, et les soldats, à coups de plat de dague, invitent le pauvre Jésus à avancer. On reprend la marche avec une lenteur de plus en plus grande malgré tous les efforts.

Jésus semble tout à fait ivre tant sa marche est chancelante et il heurte tantôt l'un tantôt l'autre des deux rangs de soldats, occupant toute la route. Les gens le remarquent et crient : "Sa doctrine Lui est montée à la tête. Vois, vois comme il titube !" Et d'autres, qui ne sont pas du peuple, mais des *prêtres et des scribes,* ricanent : "Non ! Ce sont les festins dans la maison de Lazare qui encore Lui montent à la tête. Ils étaient bons ? Maintenant mange *notre* nourriture..." et d'autres phrases semblables.

Longin, qui se tourne de temps en temps, a pitié et commande une halte de quelques minutes. Et il est tellement insulté par la populace que le centurion ordonne aux troupes de charger. Et la foule lâche, devant les lances qui brillent et menacent, s'éloigne en criant et en descendant ça et là sur la montagne.

C'est ici que je revois sortir de derrière des décombres, peut-être de quelque muret éboulé, le petit groupe des [bergers](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Bergers.htm). Désolés, bouleversés, poussiéreux, déchirés, ils appellent à eux le Maître par la force de leurs regards. Et Lui tourne la tête, les voit... Il les fixe comme si c'était des visages d'anges, paraît se désaltérer et se fortifier de leurs pleurs, et il sourit... On redonne l'ordre d'avancer et Jésus passe juste devant eux et entend leurs pleurs angoissés. Il tourne avec difficulté la tête de sous le joug de la croix et leur sourit de nouveau...

Ses réconforts... Dix visages... une halte sous le soleil brûlant...

Et puis, tout de suite, la douleur de la troisième chute complète. Et cette fois, ce n'est pas qu'il bute. Mais il tombe par un soudain fléchissement de ses forces, par une syncope. Il s'allonge en se frappant le visage sur les pierres disjointes, restant dans la poussière, sous la croix retombée sur Lui. Les soldats essaient de le relever. Mais comme il paraît mort, ils vont le rapporter au centurion. Pendant qu'ils vont et viennent Jésus revient à Lui, et lentement, avec l'aide de deux soldats dont l'un relève la croix et l'autre aide le Condamné à se mettre debout, il reprend sa place. Mais il est vraiment épuisé.

"Arrangez-vous pour qu'il ne meure que sur la croix!" Crie la foule.

"Si vous le faites mourir avant, vous en répondrez au Proconsul, souvenez-vous-en. Le coupable doit arriver vivant au supplice" disent les chefs des scribes aux soldats.

Ceux-ci les foudroient de leurs regards féroces mais, par discipline, ne parlent pas.

Longin, cependant, a la même peur que les juifs que le Christ meure en route et il ne veut pas avoir d'ennuis. Sans avoir besoin que quelqu'un le lui rappelle, il sait quel est son devoir de préposé à l'exécution et il y pourvoit. Il y pourvoit en désorientant les juifs qui sont déjà accourus en avant par la route qu'ils ont rejointe de tous les côtés de la montagne en suant, en se griffant pour passer à travers les buissons rares et épineux du mont aride et brûlé, en tombant sur les détritus qui l'encombrent comme si c'était un lieu de déblai pour Jérusalem, sans sentir d'autre peine que celle de perdre un halètement du Martyr, un de ses regards douloureux, un geste même involontaire de souffrance, et sans d'autre peur que celle de ne pas arriver à avoir une bonne place. Longin donne donc l'ordre de prendre le chemin le plus long qui monte en lacets au sommet et qui pour cela est beaucoup moins rapide.

Il semble que ce soit un sentier qui, à force d'être parcouru, soit devenu un chemin suffisamment pratique. Ce croisement de chemin avec l'autre arrive environ à moitié de la montagne. Mais je vois que plus haut, par quatre fois, la route directe se trouve coupée par celle qui monte avec beaucoup moins de pente et qui par compensation est beaucoup plus longue. Et sur cette route, il y a des gens qui montent mais qui *ne* participent pas à l'indigne chahut des obsédés qui suivent Jésus pour jouir de ses tourments : des femmes pour la plupart, en pleurs et voilées, et quelques petits groupes d'hommes très peu nombreux en vérité, plus en avant de beaucoup que les femmes, qui vont disparaître à la vue quand, en continuant, le chemin fait le tour de la montagne. Ici le Calvaire a une sorte de pointe faite en museau d'un côté alors que de l'autre elle tombe à pic. Les hommes disparaissent derrière la pointe rocheuse et je les perds de vue.

Les gens qui suivaient Jésus hurlent de rage. C'était plus beau, pour eux, de le voir tomber. Avec des imprécations obscènes au Condamné et à ceux qui le conduisent, ils se mettent en partie à suivre le cortège judiciaire et en partie montent presque en courant par la route rapide pour se dédommager de leur déception par une excellente place sur le sommet.

Les femmes, qui s'avancent en pleurant, se retournent en entendant les cris, et voient que le cortège tourne de ce côté. Elles s'arrêtent alors en s'adossant au mont, craignant d'être jetées en bas par les juifs violents. Elles abaissent encore plus leurs voiles sur leurs visages et il y en a une qui est complètement voilée comme une musulmane, ne laissant libres que ses yeux très noirs. Elles sont vêtues très richement et ont pour les défendre un vieil homme robuste dont, enveloppé dans son manteau comme il l'est, je ne distingue pas le visage. Je ne vois que sa longue barbe plutôt blanche que noire qui sort de son manteau foncé.

Quand Jésus arrive à leur hauteur elles sanglotent plus fort et se courbent en profondes salutations. Puis elles s'avancent résolument. Les soldats voudraient les repousser avec leurs lances, mais celle qui est couverte comme une musulmane écarte un instant son voile devant l'enseigne arrivé à cheval pour voir ce que c'est que ce nouvel obstacle, et il donne l'ordre de la faire passer. Je ne puis voir son visage ni son vêtement, car elle a déplacé son voile avec la rapidité d'un éclair et son habit est complètement caché par un manteau qui arrive jusqu'à terre, lourd, fermé complètement par une série de boucles. La main, qui pour un instant sort de dessous pour déplacer le voile, est blanche et belle, et c'est avec ses yeux noirs l'unique chose que l'on voit de cette grande matrone certainement influente puisque l'officier de Longin lui obéit ainsi.

Elles s'approchent de Jésus en pleurant et s'agenouillent à ses pieds pendant que Lui s'arrête haletant... et pourtant il sait encore sourire à ces pieuses femmes et à l'homme qui les escorte qui se découvre pour montrer qu'il est [Jonathas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JonathasBethleem.htm). Mais celui-ci, les gardes ne le font pas passer, seulement les femmes. L'une d'elles est [Jeanne de Chouza](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanneChouza.htm). Elle est plus défaite que quand elle était mourante. De rouge, elle n'a que les traces de ses pleurs et puis c'est tout un visage de neige avec ses doux yeux noirs qui, ainsi brouillés comme ils le sont, sont devenus d'un violet foncé comme certaines fleurs. Elle a dans les mains une amphore d'argent et l'offre à Jésus, mais Lui refuse. D'ailleurs son essoufflement est si grand qu'il ne pourrait même pas boire. De la main gauche, il s'essuie la sueur et le sang qui Lui tombe dans les yeux, qui, coulant le long de ses joues rouges et de son cou par les veines gonflées dans le battement essoufflé du cœur, trempe tout son vêtement sur la poitrine.

Une autre femme, qui a près d'elle une jeune servante avec un coffret dans les bras, l'ouvre, en tire un linge de lin très blanc, carré, et l'offre au Rédempteur. Il l'accepte et comme il ne peut avec une seule main le faire par Lui-même, la femme pleine de pitié l'aide, en faisant attention de ne pas heurter la couronne, à le poser sur son visage. Jésus presse le linge frais sur son pauvre visage et l'y tient comme s'il trouvait un grand réconfort. Puis il rend le linge et parle : "Merci Jeanne, merci [Nique](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nike.htm)... Sara... Marcella... [Élise](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EliseBethsour.htm)... Lidia... Anne... Valeria... et toi... Mais... ne pleurez pas... sur Moi... filles de... Jérusalem... mais sur les péchés... les vôtres et ceux... de votre ville... Bénis... Jeanne... de n'avoir...plus d'enfants... Vois... c'est une pitié de Dieu... de ne pas... de ne pas avoir d'enfants... car... ils souffrent de... cela. Et toi aussi... Élisabeth... Mieux... comme cela a été... que parmi les déicides... Et vous... mères... pleurez sur... vos fils, car... cette heure ne passera pas... sans châtiment... Et quel châtiment, s'il en est ainsi pour... l'Innocent... Vous pleurerez alors... d'avoir conçu... allaité et... d'avoir encore... vos fils... Les mères... de ce moment-là... pleureront parce que... en vérité, je vous le dis... qu'il sera heureux... celui qui alors... tombera... sous les décombres... le premier. Je vous bénis... Allez... à la maison... priez... pour Moi. Adieu, Jonathas... éloigne-les..."

Et au milieu d'un cri aigu de pleurs féminins et d'imprécations juives, Jésus se remet en marche.

Jésus est de nouveau trempé de sueur. Les soldats aussi suent et les deux autres condamnés, car le soleil de ce jour d'orage est brûlant comme la flamme et le flanc de la montagne devenu brûlant lui aussi s'ajoute à la chaleur du soleil. Que devait être l'effet de ce soleil sur le vêtement de laine de Jésus, en contact avec les blessu­res des fouets, il est facile de l'imaginer et d'en être horrifié... Mais Lui ne profère pas une plainte. Seulement, bien que la route soit beaucoup moins rapide et n'ait pas ces pierres disjointes, si dangereuses pour son pied qui traîne maintenant, Jésus titube toujours plus fort, allant heurter un rang de soldats puis le rang opposé, et fléchissant de plus en plus vers la terre.

Ils pensent supprimer cet inconvénient en Lui passant une corde à la taille et en la tenant par les deux bouts comme si c'étaient des rênes. Oui, cela le soutient, mais ne Lui enlève pas son fardeau. Au contraire, la corde en heurtant la croix, la déplace continuellement sur l'épaule et la fait frapper la couronne qui désormais a fait du front de Jésus un tatouage sanglant. De plus, la corde frotte la taille où se trouvent tant de blessures et certainement doit les ouvrir de nouveau. Aussi la tunique blanche se colore à la taille d'un rosé pâle. Pour l'aider, ils le font souffrir plus encore.

Le chemin continue, il fait le tour de la montagne, revient presque en avant vers la route rapide. Là se trouve Marie avec Jean. Je dirais que Jean l'a amenée en cet endroit ombragé, derrière la pente de la montagne, pour qu'elle se refasse un peu. C'est l'endroit le plus escarpé de la montagne. Il n'y a que ce chemin qui la côtoie. Au-dessous la côte descend rapidement et au-dessus la pente est aussi forte. A cause de cela les cruels la négligent. Là il y a de l'ombre, car je dirais que c'est le septentrion, et Marie, adossée comme elle l'est à la montagne, est à l'abri du soleil. Elle se tient debout appuyée au flanc de la montagne mais elle est déjà épuisée. Elle aussi halète, pâle comme une morte dans son vêtement bleu très foncé, presque noir.

Jean la regarde avec une pitié désolée. Lui aussi a perdu toute trace de couleur et il est terreux, avec deux yeux las et écarquillés, dépeigné, les joues creusées comme s'il avait été malade. Les autres femmes : Marie et Marthe de Lazare, Marie d'Alphée et de Zébédée, Suzanne de Cana, la maîtresse de la maison et d'autres encore que je ne connais pas, sont au milieu du chemin et elles regardent si le Sauveur arrive. Ayant vu que Longin arrive, elles accourent près de Marie pour lui donner la nouvelle. Marie, soutenue par le coude par Jean, se détache, majestueuse dans sa douleur, de la côte du mont et se met résolument au milieu du chemin, en ne s'écartant qu'à l'arrivée de Longin qui, du haut de son cheval, regarde la femme pâle et celui qui l'accompagne, blond, pâle, aux doux yeux de ciel comme elle. Et Longin hoche la tête pendant qu'il la dépasse suivi des onze cavaliers.

Marie essaie de passer entre les soldats à pied mais ceux-ci, qui ont chaud et sont pressés, cherchent à la repousser avec leurs lances, d'autant plus que du chemin pavé volent des pierres pour protester contre tant de pitié. Ce sont encore les juifs qui lancent encore des imprécations à cause de l'arrêt causé par les pieuses femmes et disent : "Vite ! Demain c'est Pâque. Il faut tout finir avant le soir ! Complices qui méprisez notre Loi ! Oppresseurs ! A mort les envahisseurs et leur Christ ! Ils l'aiment ! Voyez comme ils l'aiment ! Mais prenez-le ! Mettez-le dans votre Ville maudite ! Nous vous le cédons ! Nous n'en voulons pas ! Les charognes aux charognes ! La lèpre aux lépreux !"

Longin se lasse et éperonne son cheval, suivi des dix lanciers, contre la canaille qui l'insulte et qui fuit une seconde fois. C'est en le faisant qu'il voit une charrette arrêtée, montée certainement des cultures maraîchères qui sont au pied de la montagne et qui attend avec son chargement de salades que la foule soit passée pour descendre vers la ville. Je pense qu'un peu de curiosité chez le Cyrénéen et ses fils l'ont fait monter jusque là, car il n'était vraiment pas nécessaire pour lui de le faire. Les deux fils, allongés sur le tas de légumes, regardent et rient après les juifs en fuite. L'homme, de son côté, un homme robuste sur les quarante-cinquante ans, debout près de l'âne qui effrayé veut reculer, regarde attentivement vers le cortège.

Longin le dévisage. Il pense qu'il peut lui être utile et lui ordonne : "Homme, viens ici." Le Cyrénéen fait semblant de ne pas entendre, mais avec Longin on ne plaisante pas. Il répète l'ordre de telle façon que l'homme jette les rênes à un de ses fils et s'approche du centurion.

"Tu vois cet homme ?" lui demande-t-il, et en parlant ainsi, il se retourne pour indiquer Jésus et il voit à son tour Marie qui supplie les soldats de la laisser passer. Il en a pitié et crie : "Faites passer la Femme." Puis il reprend à parler au Cyrénéen : "Il ne peut plus avancer ainsi chargé. Tu es fort. Prends sa croix et porte-la à sa place jusqu'à la cime."

"Je ne peux pas... J'ai l'âne... il est rétif... les garçons ne savent pas le retenir."

Mais Longin lui dit : "Va, si tu ne veux pas perdre l'âne et gagner vingt coups comme punition."

Le Cyrénéen n'ose plus réagir. Il crie aux garçons : "Allez vite à la maison et dites que j'arrive tout de suite" et puis il va vers Jésus.

Il le rejoint juste au moment où Jésus se tourne vers sa Mère que seulement alors il voit venir vers Lui, car il avance si courbé et les yeux presque fermés comme s'il était aveugle, et il crie : "Maman !"

C'est la première parole depuis qu'il est torturé qui exprime sa souffrance. Car dans cette parole, il y a la confession de tout et de toute sa terrible douleur de l'esprit, du moral et de la chair. C'est le cri déchiré et déchirant d'un enfant qui meurt seul, parmi les argousins et au milieu des pires tortures... et qui arrive à avoir peur même de sa propre respiration. C'est la plainte d'un enfant qui délire et que déchirent des visions de cauchemar... Et il veut la mère, la mère parce que seul son frais baiser calme l'ardeur de la fièvre, que sa voix fait fuir les fantômes, que son embrassement rend la mort moins effrayante...

Marie porte la main à son cœur comme si elle avait reçu un coup de poignard et vacille légèrement, mais elle se reprend, hâte sa marche et en allant les bras tendus vers son Fils martyrisé, elle crie : "Fils !" Mais elle le dit d'une telle manière que qui n'a pas un cœur d'hyène le sent se fendre par cette douleur.

Je vois que même parmi les romains il y a un mouvement de pitié... et pourtant ce sont des hommes d'armes habitués aux tueries, marqués de cicatrices - Mais la parole : "Maman !" et "Fils !" sont toujours les mêmes et pour tous ceux qui, je le répète, ne sont pas pires que des hyènes, et sont dites et comprises partout, et soulèvent partout des flots de pitié...

Le Cyrénéen a cette pitié... Il voit que Marie ne peut embrasser son Fils à cause de la croix, et qu'après avoir tendu les mains, elle les laisse retomber, persuadée de ne pouvoir le faire. Elle le regarde seulement, essayant de sourire de son sourire martyr, pour le réconforter alors que ses lèvres tremblantes boivent ses larmes. Lui, tordant la tête de sous le joug de la croix, cherche à son tour à lui sourire et à lui envoyer un baiser avec ses pauvres lèvres blessées et fendues par les coups et la fièvre. Le Cyrénéen, à ce spectacle, se hâte d'enlever la croix et il le fait avec la délicatesse d'un père, pour ne pas heurter la couronne et ne pas frotter les plaies.

Mais Marie ne peut baiser son Fils... L'attouchement, même le plus léger, serait une torture sur les chairs déchirées, et Marie s'en abstient. Et puis... les sentiments les plus saints ont une pudeur profonde et ils veulent le respect ou du moins la compassion. Ici, c'est la curiosité et surtout le mépris. Se baisent seulement leurs deux âmes angoissées.

Le cortège se remet en marche sous la poussée des flots d'un peuple furieux qui les presse, les sépare, en repoussant la Mère contre la montagne, l'exposant au mépris de tout un peuple... Maintenant, derrière Jésus, marche le Cyrénéen avec la croix. Et Jésus, libéré de ce fardeau, marche mieux. Il halète fortement, portant souvent la main à son cœur comme s'il avait une grande douleur, une blessure à la région sterno-cardiaque, et maintenant qu'il le peut, n'ayant plus les mains liées, il repousse les cheveux tombés en avant, tout gluants de sang et de sueur, jusque derrière les oreilles, pour sentir l'air sur son visage congestionné, il délace le cordon du cou qui le fait souffrir quand il respire... Mais sa marche est plus facile.

Marie s'est retirée avec les femmes. Elle suit le cortège une fois qu'il est passé, et ensuite, par un raccourci, elle se dirige vers le sommet de la montagne défiant les imprécations de la plèbe cannibale. Maintenant que Jésus est libre, le dernier lacet de la montagne est assez vite parcouru et ils sont proches de la cime toute remplie d'un peuple qui pousse des cris.

Longin s'arrête et il ordonne que *tous, inexorablement,* soient repoussés plus bas, pour dégager la cime, lieu de l'exécution. Une moitié de la centurie exécute l'ordre en accourant sur place et en repoussant sans pitié tous ceux qui s'y trouvent, en se servant pour cela de leurs dagues et de leurs lances. Sous la grêle des coups de plat et des bâtons, les juifs de la cime s'enfuient. Et ils voudraient se placer sur l'esplanade qui est au-dessous. Mais ceux qui y sont déjà ne cèdent pas et parmi ces gens s'allument des rixes féroces. Ils semblent tous fous.

Comme je l'ai dit l'an dernier, le Calvaire, à son sommet, a la forme d'un trapèze irrégulier, légèrement plus haut d'un côté, à partir duquel la montagne descend rapidement pour un peu plus de la moitié de sa hauteur. Sur cette petite place on a déjà préparé trois trous profonds tapissés de briques ou d'ardoises, creusés exprès, en somme. Tout près d'eux, il y a des pierres et de la terre prêtes pour butter les croix. D'autres trous, par contre, ont été laissés pleins de pierres. On comprend qu'ils les vident d'une fois sur l'autre selon le nombre de ceux qui servent.

Sous la cime trapézoïdale, du côté où la montagne ne descend pas, il y a une sorte de plate-forme en pente douce qui forme une seconde petite place. De celle-ci partent deux larges sentiers qui côtoient la cime, de sorte que celle-ci est isolée et surélevée d'au moins deux mètres de tous les côtés.

Les soldats, qui ont repoussé la foule de la cime, apaisent, à coups persuasifs de lances, les rixes et dégagent le chemin pour que le cortège puisse passer sans encombre dans le bout de chemin qui reste, et ils restent là à faire la haie pendant que les trois condamnés, encadrés par les cavaliers et protégés en arrière par l'autre demie centurie, arrivent au point où ils doivent s'arrêter: au pied du plancher naturel, surélevé qui forme la cime du Golgotha.

Pendant que cela arrive, j'aperçois les Marie et un peu en arrière d'elles Jeanne de Chouza avec quatre autres des dames de tout à l'heure. Les autres se sont retirées et elles doivent l'avoir fait par elles-mêmes car Jonathas est là, derrière sa maîtresse. Il n'y a plus celle que nous appelons Véronique et que Jésus a appelée Nique, et sa servante manque aussi et aussi la dame toute voilée à laquelle les soldats obéirent. Je vois Jeanne, la vieille qu'on appelle Élise, Anne et deux que je ne saurais identifier. Derrière ces femmes et les Marie, je vois Joseph et Simon d'Alphée, et Alphée de Sara avec le groupe des bergers. Ils ont lutté avec ceux qui voulaient les repousser en les insultant, et la force de ces hommes, que multiplient leur amour et leur douleur, s'est montrée si violente qu'ils ont vaincu en se créant un demi-cercle libre contre les juifs lâches qui n'osent que lancer des cris de mort et tendre leurs poings. Mais rien de plus, car les bâtons des bergers sont noueux et lourds et la force et l'adresse ne manquent pas à ces preux. Et je ne me trompe pas de parler ainsi. Il faut un vrai courage pour rester aussi peu nombreux, connus comme galiléens ou fidèles au Galiléen, contre toute une population hostile. L'unique point, de tout le Calvaire, où on ne blasphème pas le Christ !

Le mont, des trois côtés qui descendent en pente douce vers la vallée, n'est qu'une fourmilière. La terre jaunâtre et nue ne se voit plus, et sous le soleil qui va et vient, paraît un pré fleuri de corolles de toutes les couleurs tant sont serrés les couvre-chefs et les manteaux des sadiques qui le couvrent. Au-delà du torrent, sur le chemin, une autre foule; au-delà des murs, une autre encore. Sur les terrasses les plus proches, une autre. Le reste de la ville nu... vide... silencieux. Tout est ici : tout l'amour et toute la haine. Tout le Silence qui aime et pardonne, toute la Clameur qui hait et lance des imprécations.

Pendant que les hommes préposés à l'exécution préparent leurs instruments en achevant de vider les trous, et que les condamnés attendent dans leur carré, les juifs réfugiés dans le coin opposé aux Marie les insultent. Ils insultent même la Mère : "A mort les galiléens ! A mort ! Galiléens ! Galiléens ! Maudits ! A mort le blasphémateur galiléen ! Clouez sur la croix même le sein qui l'a porté ! Loin d'ici les vipères qui enfantent les démons ! A mort ! Purifiez Israël des femmes qui s'allient au bouc !..."

Longin, qui est descendu de cheval, se tourne et voit la Mère... Il ordonne de faire cesser ce chahut. La demie centurie, qui était derrière les condamnés, charge la racaille et désencombre complètement la seconde petite place, alors que les juifs s'échappent à tra­vers la montagne en s'écrasant les uns les autres. Les onze cavaliers descendent aussi de cheval et l'un d'eux prend les onze chevaux en plus de celui du centurion et les mène à l'ombre, derrière la côte de la montagne.

Le centurion se dirige vers la cime. Jeanne de Chouza s'avance, l'arrête. Elle lui donne l'amphore et une bourse, et puis se retire en pleurant, pour aller vers le coin de la montagne avec les autres.

Là-haut, tout est prêt. On fait monter les condamnés. Jésus passe encore une fois près de la Mère qui pousse un gémissement qu'elle cherche à freiner en portant son manteau sur sa bouche. Les juges la voient et rient et se moquent d'elle.

Jean, le doux Jean, qui a un bras derrière les épaules de Marie pour la soutenir, se retourne avec un regard féroce, son œil en est phosphorescent. S'il ne devait pas protéger les femmes, je crois qu'il prendrait à la gorge quelqu'un de ces lâches.

A peine les condamnés sont-ils sur le plateau fatal que les soldats entourent la place de trois côtés. Il ne reste vide que celui qui surplombe.

Le centurion donne au Cyrénéen l'ordre de s'en aller et il s'en va de mauvaise grâce cette fois et je ne dirais pas par sadisme, mais par amour, si bien qu'il s'arrête près des galiléens en partageant avec eux les insultes dont la foule prodigue au petit nombre de fidèles au Christ. Les deux larrons jettent par terre leurs croix en blasphémant.

Jésus se tait. Le chemin douloureux est terminé.